“CHIENS MAUDITS”

Souvenirs d'un rescapé des bagnes hitlériens

PAR

G. LOUSTAUNAU-LACAU

Dessins originaux de M. DE RIQUER
Déporté politique au camp de DACHAU

ÉDITIONS “ LA SPIRALE ”
9, rue Tran, PAU (B.-Pyrénées)

SOMMAIRE

Introduction. ………… 3

Livraison à la Gestapo. 5

Mauthausen............... 10

Réception S. S........... 16

Terrasse...................... 19

Seau d'eau................ 22

Un Allemand tendre... 24

Crapaud. 25

Cour des miracles 28

Le wagon 32

Retour de flamme........ 35

Les forteresses volantes. 38

Une bonne nouvelle…… 40

Le Morse....................... 42

Noël ! Noël !.................. 44

Le commencement de la fin……………………………. 46

Ultime épreuve............ 48

Traduction de quelques expressions

Sans soupape. --- Nom donné aux S. S. par les détenus français, pour que l'on n'entende pas le mot S. S. dans les conversations.

Revier. --- Sorte d'infirmerie-hôpital.

Capo. --- Condamné de droit commun allemand ou étranger choisi pour sa brutalité comme gradé du bagne.

K. Z. (Konzentration). --- Appellation abrégée donnée aux bagnards par les Allemands.

Goumi. --- Matraque en caoutchouc dur.

N. N. (Nacht und Nebel). --- Nuit et brouillard, étiquette réservée aux bagnards à exterminer.

Antreten. --- Rassemblement.

Häftlinge. --- Détenus.

INTRODUCTION

Honnêtement, malgré les souffrances et les tourments inhumains que j'ai endurés en prison, au bagne hitlérien de Mauthausen, et dans les annexes de ce bagne, je n'ai pas le droit, en ce qui me concerne, de m'en prendre aux Allemands. Le réseau indépendant d'espionnage et de combat « l'Alliance », que j'ai créé en 1940, en accord avec certains de mes amis britanniques, a cassé du monde dans la Wehrmacht, la Luftwaffe, la Reichsmarine. Après que le Gouvernement de Vichy m'eût livré à la Gestapo fin mars 1943, ce réseau, conduit par des camarades d'une rare audace (1), a littéralement empoisonné les Allemands, suivant leurs propres déclarations. Que ceux-ci m'aient frappé dans la mesure où ils ont découvert la nature et les effets de cette activité clandestine, c'est la loi de la guerre appliquée par tous les belligérants. Je méritais douze balles dans la peau sinon la corde et je n'ai été ni fusillé, ni pendu.

Mais, j'ai connu au bagne des centaines de Français innocents ou coupables de fautes sans gravité. Innocents et coupables ont été traités avec la même rigueur, c'est-à-dire ignoblement. Beaucoup sont morts d'épuisement ou assassinés. C'est aux innocents que je pense en publiant ces souvenirs d'un rescapé.

Il est difficile de rendre par des mots dont la liste est courte la terrible atmosphère qui régnait dans les camps de concentration. Au fond, ces scènes d'horreur sont toujours les mêmes et un mathématicien les traduirait par l'expression : faim, froid, coups, peur. Pour que le lecteur

mort

se rapproche d'une vérité qu'il ne peut pas imaginer, s'il ne l'a pas vécue, j'ai essayé de peindre la vie du bagne comme un peintre traite un portrait, grâce à plusieurs études vues sous des angles divers. Les atrocités signalées sont rigoureusement exactes. J'espère avoir ainsi apporté un témoignage et reconstitué une ambiance.

(1) « Marie-Madeleine », condamnée à mort par contumace, évadée deux fois des mains de la Gestapo. Le commandant Faye, condamné à mort, torturé, disparu dans le massacre de Sonnenburg en janvier 1945. Le commandant Paul Bernard, déporté à Berlin.

Il importe de bien saisir que les nazis ont poursuivi le criminel dessein d'émasculer les peuples vaincus en procédant à des déportations massives et en détruisant le plus grand nombre possible de déportés. A cet effet, ils se sont arrogé le droit de tuer sans jugement, même sommaire et ce qui est pire, ils ont délégué cette faculté de meurtre à des criminels de droit commun qui ont atrocement persécuté les déportés politiques et les ont pratiquement décimés.

Cette monstrueuse conception impliquait la victoire de l'Allemagne. Or, l'Allemagne est vaincue. Les crimes perpétrés contre la personne humaine par des milliers de S. S., de soldats, de contremaîtres et de forçats allemands ou autres doivent être punis. Il s'agit de retrouver le plus grand nombre possible d'entre eux et de les pendre.

____

LIVRAISON A LA GESTAPO

Au début de mars 1943, je me trouve en qualité d'interné administratif à l'hôtel-prison d'Evaux-les-Bains, dans la Creuse. Parmi les internés figurent : MM. Herriot, Jouhaux, Blumel, Viénot, Champetier de Ribes, les généraux de La Laurencie, Doyen, Baurès, le colonel Albord, des diplomates, des députés. Le régime de cette prison serait acceptable si, à la suite d'une tentative d'évasion au cours d'un transfert médical, je n'étais pas parqué en cellule et étroitement surveillé par les inspecteurs.

En vérité, ma détention est illégale. J'ai achevé le 15 octobre 1942 la punition de prison à laquelle m'a condamné, le 15 octobre 1941, pour dissidence, le Tribunal Militaire de Clermont-Ferrand. Il suffirait d'un simple coup de téléphone pour me libérer. La seule charge qui pèse sur moi « c'est qu'en des temps troublés, il y a des hommes qui sont mieux à l'ombre », Laval dixit. C'est la conception de l'Ordre Nouveau.

Le 18 mars, Blumel, avocat à la Cour de Paris, qui a de l'amitié pour moi — et je la lui rends bien — réussit à me prévenir qu'une Commission allemande visitera le centre d'internement d'Evaux à la fin du mois. Il me conseille de prendre le large. C'est clair. Le Gouvernement de Vichy a déjà débattu avec les Allemands les conditions dans lesquelles il leur livrera les internés, qui, pour diverses raisons les intéressent.

Pour ces internés, l'alternative est brutale : évasion immédiate ou plongeon dans un redoutable inconnu. Pour moi, elle est tragique. En effet, depuis le procès de Clermont-Ferrand, à la suite de la délation du Colonel Donin de Rosiéres, la Gestapo parfaitement renseignée sur ce qui s'est passé au sein des tribunaux de la zone libre, n'ignore pas que j'ai créé en octobre 1940, un service de renseignements militaires contre l'Allemagne. D'ailleurs, comme j'ai toujours conservé une liaison clandestine avec mes camarades du réseau de l'Alliance, je sais que je suis particulièrement visé par suite de mon passé de 2e Bureau et que mon dossier au contre-espionnage allemand contient de quoi me faire fusiller sur jugement sommaire. Il me reste à tenter l'impossible pour échapper au sort qui m'attend. En même temps que l'avertissement de Blumel, j'en reçois un autre moins amical, sous la forme d'un renforcement de ma garde... Oui, pour être bien sûr de pouvoir me livrer au jour convenu, Vichy a donné des ordres ! !

Mon premier acte est de convoquer le Directeur du Centre d'Internement, le commissaire divisionnaire Lecal, homme sournois et

faux. Je lui demande à brûle-pourpoint quelle serait son attitude si les Allemands me réclamaient. Il me répond qu'il est fonctionnaire, et, comme tel, obligé d'exécuter les ordres qu'il reçoit. Je lui objecte que nul n'est tenu de se faire complice d'un crime, et que, sans aucun doute, si nos rôles étaient inversés, je lui ménagerais une évasion. J'insiste ardemment et lui montre ce que signifierait dans mon cas une livraison à la Gestapo : douze balles ou la corde. Il doit attendre quelque promotion ou quelque ruban, le rouge probablement qui serait bien de circonstance. Il me laisse sur l'impression que la visite prochaine des Allemands, quelqu'en puisse être le bilan, ne l'empêchera pas de dormir. D'ailleurs on comprend que ces MM. les Policiers du centre ne tiennent pas à perdre leurs places. Ils ont leurs femmes près d'eux, disposent d'une installation matérielle parfaite, de domestiques à foison, d'un ravitaillement abondant, perçoivent des indemnités substantielles, roulent en automobile. La belle vie quoi, alors que la misère est générale. Vichy paie bien ses bourreaux.

J'écris à Laval, à Bousquet, à Buffet, et bien entendu au maréchal Pétain. Pas de réponse.

Un projet d'évasion pure et simple s'avère peu praticable tellement la surveillance s'est resserrée. Dans les prisons de luxe, il y a un luxe de personnel. Les inspecteurs ne me quittent pas.

J'en achète un : cinquante mille francs. Il les prend et ne reparaît plus.

Pour dévisser les barreaux de la cellule, il faut une clef anglaise. J'essaie, par l'intermédiaire d'un garde mobile d'en acheter une : deux mille francs. Je ne reçois pas la clef anglaise, mais le chauffeur pressenti, finalement, rend l'argent.

Je réussis à convaincre une sentinelle de me laisser franchir de nuit le mur d'enceinte. Cet homme simple comprend ma détresse. Mais je ne parviendrai pas faute d'outils suffisants à dévisser les barreaux en temps utile.

Les jours ont passé dans l'angoisse que l'on devine. Le 28 mars à l'aube, comme je mets le nez à la fenêtre, je vois à dix mètres, de l'autre côté du fossé, une mitrailleuse et quatre « verdâtres » braqués sur moi. C'en est fini. Une compagnie de la Wehrmacht occupe toutes les pentes avoisinantes. Le soir venu, un projecteur doublant la mitrailleuse fouille par intermittence ma cellule. Trois jours défilent dans cette situation

Le 31 mars, à huit heures du matin, un capitaine S. S. accompagné par le Commissaire divisionnaire Chef du Centre et escorté par deux

soldats porteurs d'une mitraillette pénètre dans ma cellule et me donne l'ordre de me lever et de le suivre.

— Nous allons vous mettre dans un endroit tel que les avions américains ne viendront pas vous y prendre !...

Je ne comprends pas. Peut-être mes camarades prévenus de ma livraison imminente, ont-ils monté un enlèvement ?

Le cortège se forme dans la cour. Il est sinistre. 1° Une voiture de tête conduite par le capitaine S. S. dans laquelle je prends place entre deux énormes sous-officiers. 2° Un camion plein de soldats en tenue de campagne et d'outils, pelles, pioches, cordes. 3° Enfin une voiture sanitaire. Ça sent l'exécution. Le commissaire, assez pâle, fait son métier jusqu'au bout et assiste au départ. Je préfère être à ma place qu'à la sienne, malgré tout ; je lui jette au passage tout mon mépris.

Une demi-heure après avoir quitté Evaux, les trois voitures s'arrêtent en forêt devant une clairière. J'ai une sueur froide, puis j'accepte l'idée de la mort. Ce n'est pas la première fois que je vois son visage, mais aujourd'hui elle semble bien vouloir en finir avec moi. Coup de théâtre. Le capitaine S. S. me dit :

— Nous devons passer par Bourrassol pour prendre Daladier et Blum. Comme nous sommes en avance, nous resterons une demi-heure ici afin de respirer le bon air.

On n'est pas plus aimable...

Lorsque deux minutes après, l'imposante silhouette de Jouhaux se profile sur le marchepied de la voiture sanitaire où je voyais déjà si nettement mon cadavre allongé, je suis tout à fait rassuré. Mais la journée commence à peine.

Trois heures plus tard, voici ce qu'est devenu le film : sur l'aire du terrain d'aviation de Clermont-Ferrand, se trouvent dans un coin quatre Français discrètement gardés : Blum, long et pâle ; Daladier, rouge brique ; Jouhaux, placide et absent, et moi. Le chef de la Gestapo de la zone libre, très entouré, reçoit les hommages d'un certain nombre de Généraux et de Colonels qui viennent lui faire leur cour. Ce doit être un personnage de marque dans le parti. En somme, on n'attend plus qu'un avion -- qui se dessine à l'horizon du terrain – pour le départ en Allemagne. J'ai repris bon espoir. La qualité des Français dont je partage le sort me donne à penser qu'il s'agit d'un transfert purement politique. L'avenir est réservé.

Malheureusement, je ne fais pas partie du voyage. Le commandant de la Gestapo de la zone libre me l'annonce en souriant, et me déclare

qu'il a « à bavarder avec moi ». Il me fait monter à ses côtés dans une splendide voiture qui prend la route de Vichy, suivie par une autre pleine de soldats. Conversation banale, polie, tandis que le paysage se déroule. L'automobile s'arrête devant l'hôtel du Parc, ce qui m'intrigue, puis continue tout doucement jusqu'à l'avenue des Etats-Unis. Elle pénètre alors dans la cour d'une villa de bonne apparence, et, toujours souriant, toujours aimable, le chef S. S. m'invite à entrer dans le salon.

Je suis aussitôt empoigné, fouillé, muni de menottes par deux lieutenants. Le décor a brusquement changé. Déjà le chef de la Gestapo m'interroge lui-même brutalement. Il hurle. Je hurle. En deux minutes, il comprend que je ne parlerai pas et il m'entraîne alors au sous-sol de la villa dans un caveau sans lumière où, dit-il, « j'aurai le temps de réfléchir, menottes aux mains ».

Il est cinq heures du soir, le 31 mars 1943. Jusqu'au 10 juin, c'est-à-dire pendant dix semaines, je resterai là dans le noir, pourvu chaque jour de 300 grammes de pain et d'eau, couvert de vermine, sans autres bruits que les plaintes des hommes et des femmes que la Gestapo torture à l'étage supérieur. C'est un traitement dur. Il y a en pire.

L'interrogatoire commence le 10 juin. Il durera cinquante-trois jours, à raison de deux à trois heures chaque jour, mais sans torture. Je suis mieux nourri. Toutes les preuves que les Allemands possèdent contre moi (sauf une) leur ont été fournies par la police française, ce qui ne veut pas dire que le Gouvernement de Vichy doive être tenu pour responsable de ce deuxième crime. Le commandant de la Gestapo ne me cache pas, en effet, qu'il tient les renseignements me concernant de policiers français à sa solde. Il y a heureusement dans ces renseignements d'énormes bourdes qui me permettent un premier rétablissement. Je lutte pied à pied et réussis, après quelques jours très difficiles, à orienter l'interrogatoire sur le terrain politique.

Dès lors, je suis provisoirement sauvé. Ma déposition s'augmente chaque jour de plusieurs pages, car j'ai choisi de parler d'abondance. Il me souvient d'un certain partage de l'Afrique inventé de toutes pièces et qui satisfait beaucoup mes interlocuteurs. L'Allemagne s'y étale du Mozambique au Cameroun, du Tchad à l'Angola. Je l'achève par une belle carte, en faisant observer :

— Le plus difficile sera de faire accepter ce partage par l'Angleterre.

Le commandant S. S. me regarde de travers et dit sèchement :

— Ça, c'est notre affaire. Le projet est bon.

Il semble que le poteau s'estompe dans le maquis de ce verbiage. Chaque soir je repasse dans ma mémoire, minutieusement, ce que j'ai dit dans la journée. Le tout est de ne jamais se couper.

Malheureusement, des ordres à mon sujet arrivent de Paris et par Moulins, me voilà transféré au Cherche-Midi. Une fois de plus, le décor change, et cette fois de façon malsonnante. Le dossier n'a plus le même aspect, les interpellateurs sont âpres, sinon féroces.

— Vous avez « emmené en bateau » nos gens de Vichy. Maintenant il faut répondre. Votre camarade G... torturé a parlé. Vous êtes le chef de l'Arche de Noé.

— C'est faux. Je réclame la confrontation immédiate.

— Elle ne nous convient pas, nous sommes suffisamment documentés.

Je me défends péniblement. Les charges s'accumulent. Je nie. Ils sortent leurs réserves. Ils bluffent. Je nie. Ils se promènent de long en large. Je nie. Des cellules voisines on entend la scène de plus en plus violente et les camarades sont suspendus aux barreaux, le souffle en veilleuse.

— Vous êtes allé chercher près d'Agen, le 5 août 1941, un officier anglais arrivé en parachute.

— Ce n'est pas vrai, le 5 août 1941, j'étais en prison.

Je marque un point enfin.

La discussion reprend furieuse. Ils me lancent à travers la figure toutes les révélations qu'ils tiennent de Vichy. Je crie à la persécution par la police française parce que j'ai refusé de suivre le maréchal Pétain, après Montoire. J'essaie comme à Vichy, de reprendre pied sur le terrain politique. Mais ici, ça ne prend pas.

— Gardez vos homélies pour la Gestapo de Vichy. Vous êtes le chef d'un réseau d'espionnage. La loi de la guerre est dans ce cas sans appel. Beaucoup d'Allemands sont morts par votre faute. Vous allez payer.

Ainsi se termine le dernier des cinquante-quatre interrogatoires. De nouveau la mort rôde dans la cellule, et toute porte qui s'ouvre peut être celle de la fin. Lorsque le 11 octobre, je suis brusquement enlevé à destination de l'Allemagne, je ne sais plus à quel sort je dois me préparer.

J'ignore qu'ils ont choisi la mort dans un camp d'extermination. Mon état physique, mes blessures graves de 1940 me condamnent dans

leur esprit à une mort certaine par voie d'épuisement, dans d'horribles souffrances.

J'en suis sorti, à force de volonté, en m'accrochant à la vie chaque matin jusqu'au soir, chaque soir jusqu'au matin.

Mais les misérables de Vichy qui m'ont livré au bourreau ne sont pour rien dans ce miracle.

___

MAUTHAUSEN

Le transport du 11 octobre 1943, destiné à ravitailler l'Allemagne en bagnards prélevés sur les prisonniers du Cherche-Midi, de Fresnes et de Romainville, fut aussi banal que possible.

Il s'agit d'un déplacement par chemin de fer, en wagons cellulaires, relativement confortables. Chaque détenu du convoi a reçu au départ un colis de cinq kilos de la Croix-Rouge avec le conseil « de le faire durer, car le ravitaillement ne sera renouvelé que dans deux ou trois jours ». Bien sagement, en Français économes, nous suivrons tous ce conseil.

A la dernière gare française, nouvelle distribution de petits vivres par les infirmières de la Croix-Rouge. Irions-nous dans un sanatorium ?

C'est à Sarrebruck, à quatre heures du matin, que la bête fauve qui a nom : Allemagne, nous est soudain apparue dans sa pleine férocité. Là, en une minute, nous avons tous compris, bien compris.

Le premier d'entre nous qui descend du wagon est empoigné par un colosse en uniforme qui l'assomme en hurlant :

-- *Verfluchte Hunde Jetz Werden Sie Die Deutsche Kraft Probieren*. (Chiens maudits, vous allez maintenant savoir ce qu'est la puissance de l'Allemagne.)

Chiens maudits ! Nous n'avons pas fini de l'entendre, cette insulte.

Entourés en un clin d'œil par des S. S. qui vocifèrent, mordus par leurs chiens, nous sommes enchaînés deux à deux, frappés à coups de cravache et à coups de pieds et formés en colonnes. Histoire de vérifier les chaînes, un grand diable vert qui bave littéralement de fureur, les tire brutalement de haut en bas, ce qui a pour effet d'entamer les chairs. Nous sommes tous marqués pour quelques semaines.

Deux kilomètres à pied à une allure folle et nous voici au camp de représailles de Neu-Bremen dans une basse plaine, exactement au pied du monument de Forbach.

En regardant ce monument je songe amèrement aux études d'état-major que j'ai poursuivies dans cette région messine, si française, qu'ils nous ont reprise une fois de plus. Mais mon amertume est de courte durée, d'abord parce que l'idée de victoire me fait déjà sourire, ensuite parce que ma distraction apparente me vaut un direct dans la figure.

Il vaudra mieux désormais ne pas trop rêver du passé ni de l'avenir.

A peine arrivés au camp, les S. S. se précipitent sur nos colis de Croix-Rouge et les rassemblent « pour les soldats valeureux qui se battent sur le front russe » disent-ils ! Tout s'éclaire, il y a combinaison entre Paris, la frontière et Sarrebrück. Tous les déportés en Allemagne sont ainsi dépouillés et notre Croix-Rouge travaille sans le savoir, pour le roi de Prusse. Comment la prévenir ? En réalité, ce ne sont pas les soldats du front qui bénéficient des colis volés. L'avenir nous montrera que beaucoup de S. S. trafiquent en véritables gangsters dans toute l'Europe occupée. Les uns volent, les autres revendent à la population civile les objets volés et en particulier les boîtes de conserves, les chaussures, les montres, le tabac. Certains d'entre eux, princes du marché noir, ont édifié d'énormes fortunes. Il serait temps que les Alliés s'occupent de ce côté des exactions du parti nazi.

Le camp de Neu-Bremen revêt un aspect particulier. Il est tout petit, couvre à peine un hectare. Des baraques sur les quatre faces. Au milieu de la cour, une mare cimentée. Cinq cents enfants russes de dix à quinze ans sont rassemblés contre les bâtiments. Dès qu'ils se déplacent ils courent, car il est défendu dans ce camp de se déplacer autrement qu'au pas de course. L'effet est original.

— Les Juifs, hors des rangs !

Ils sont quatre dans notre convoi et les quatre mourront : deux jeunes gens, un homme mûr, un vieillard.

C'est un monstre maintenant qui commande, un S. S., dont la figure tient à la fois du dogue et de l'hippopotame. A le voir s'agiter, on pense à un acteur de cinéma qui jouerait un rôle de fou sadique.

Les quatre Israélites sont roués de coups sous nos yeux et restent sur la piste sans connaissance.

— *Priester wie Juden !* (Les prêtres comme les Juifs !)

Le R. P. de Jabrun, de la Compagnie de Jésus, âgé d'une soixantaine d'années qui faisait partie d'un groupe bordelais de Résistance et

l'abbé François Basset, premier vicaire de Saint-Etienne-du-Mont sont conduits à leur tour sur la piste. Ils sont en soutane. Dès qu'il les voit, le monstrueux S. S. est pris d'une rage frénétique. Il les fait courir et les suit en les frappant de toutes ses forces, puis il les fait sauter, les mains croisées derrière le dos, de plus en plus vite autour de la mare, jusqu'à ce qu'ils tombent brisés, évanouis. Le Père de Jabrun et l'abbé Basset mourront quelques mois plus tard, l'un à Mauthausen, l'autre à Dachau. Je me détourne, ne pouvant plus supporter la vue de ces prêtres roulés dans la boue et sanglants.

— Schmidt ! a-t-on appelé.

Schmidt est un journaliste allemand anti-nazi arrivé avec nous du Cherche-Midi.

— C'est ainsi que tu nous aidais à gagner la guerre, lui crie le S. S. en se rapprochant. L'exécution de Schmidt à coups de bâton ne demande pas trois minutes. On l'enlève, il meurt, on le jette de l'autre côté du réseau de bordure.

Les Juifs, les prêtres, l'anti-nazi ! L'hystérie hitlérienne bat son plein.

Il est dix heures du matin. Notre dressage n'aura pas été long. On nous fait entrer dans une baraque entre une double rangée de Polonais nazifiés, armés de gourdins qui cognent à tour de bras et, dans la baraque, on nous rase le crâne avec une tondeuse à chiens. D'autres détenus arrivés la veille sont là. Parmi eux, un capitaine de corvette de la marine canadienne, avec la figure en sang.

L'après-midi est plus calme.

Le lendemain nous quittons Neu-Bremen avec le vague espoir que cette entrée en matière n'était qu'une mise en scène destinée à nous effrayer. Notre convoi est dirigé sur Mauthausen ! Ce nom ne nous dit rien. Le silence sur les camps de la mort a été si bien organisé que même dans les milieux « renseignements » de la Résistance, nul n'en connaissait l'épouvantable et satanique conception. Mauthausen, mais c'est en Autriche, et c'est avec joie que nous y partons, car l'Autriche, malgré tout, n'est pas l'Allemagne.

Ce sont des gendarmes qui nous encadrent. Nous gagnons beaucoup au change puisque nos nouveaux gardiens ne pensent qu'à une chose : voler ce qui est dans nos valises. Dès que nous sommes installés dans les wagons, ils nous expliquent aimablement qu'à Mauthausen nous serons dépouillés de tout, de nos vêtements, de nos portefeuilles, de nos montres et que plutôt que de laisser ces objets entre les mains des bagnards allemands, mieux vaut les vendre à de braves gendarmes qui nous laisseront bien tranquilles pendant la route alors que dans les

autres convois il y a toujours des morts. Ils nous donneront même un peu de pain, des fruits en échange d'objets de quelque valeur Les convoyés acceptent pour la plupart cette combinaison et ils ont bien raison car il est préférable d'échanger un chronomètre en or contre cinq cents grammes de pain, que de le perdre sans aucune compensation. Personnellement je me refuse à tout commerce et j'ai bien tort, car dans la nuit, ma valise filera tout entière entre les mains des receleurs, chefs de gare ou employés de la voie avec qui les gendarmes du noble parti national-socialiste forment une bande organisée. L'Allemagne impériale avait tout de même une autre allure. Dès notre entrée en Hitlérie, l'expérience nous prouve que la férocité, le vol et le crime, sont les instruments principaux de la domination néo-germanique.

Les déportés politiques ayant passé par Mauthausen pourront à la longue oublier les souffrances qu'ils ont subies, mais aussi longtemps qu'ils vivront, ils n'oublieront pas le jour où ils sont arrivés au grand « Bagne du Sud ».

La scène de Sarrebrück se renouvelle à la gare. Frappés à coups de crosse et mordus par les chiens, nous grimpons vers le camp par des sentiers assez raides. La nuit d'octobre est claire et délicieuse au fond des vergers bleus. Malgré l'avertissement de Neu-Bremen, nous n'imaginons pas que l'enfer terrestre est installé là, devant nous, au haut de ces collines sympathiques.

L'aspect nocturne des murailles du camp nous glace,

Il y a du chinois dans la silhouette générale. Ce sont les miradors construits en tours carrées aux angles relevés qui donnent cette note orientale. Tout le camp, murs, tours, bâtiments, est en pierres taillées, ou nous paraît tel dans l'ombre et cela nous impressionne vivement. Le camp de bois rappelle avec ses planches pourries que la guerre n'est pas éternelle, il entretient l'espoir, tandis que la pierre laisse un sentiment de durée. Lorsque la lourde porte de l'entrée manœuvrée par deux S. S. se referme sur nous, nous sentons passer le frisson de l'éternité. Il n'est pas drôle.

— Déshabillez-vous !

A peine entrés, nous voici nus dehors. Il fait froid sur ce plateau. Nous ne verrons plus les vêtements que nous abandonnons sur le sol et ceux d'entre nous qui gardent dans leurs mains des objets précieux en seront dépouillés aussitôt. Les gendarmes n'avaient pas menti. Dans un sous-sol, nous sommes douchés, savonnés, étrillés, rasés de la tête aux pieds, enfin munis du vêtement rayé bleu et blanc, d'un calot, de sabots de bois. La transformation de l'homme en bête à forcer a duré

deux heures. Si nous savions que ces terre-pleins, ces sous-sols, ces couloirs ont vu et verront encore des massacres méthodiquement organisés comme l'histoire des hommes, pourtant prodigue en horreurs de toutes sortes, n'en a jamais relaté, il y aurait de quoi se pendre à la haute tension voisine. Notre calvaire a commencé. Notre pensée rejoint, par-dessus les murailles, notre pays et nos familles. Il y a une telle coupure maintenant entre ce que nous aimons et ce que nous sommes que la crainte nous vient d'avoir changé de monde. L'explorateur le plus audacieux, ne s'est jamais aventuré aussi loin des foyers de la vie humaine.

Dès lors, ce sera la cascade des surprises, des révoltes intimes, des souffrances sans nom morales et physiques, des désespoirs, des humiliations, des agonies, des terreurs sous le signe de l'infernal tryptique nazi : férocité, vol, crime. Heureusement l'esprit humain, la faim aidant possède l'étonnante facilité de se mettre en veilleuse. On s'habitue au bagne et on s'y accoutume sous peine de mort. Celui qui veut revoir la douce France n'a plus qu'un parti à prendre : lutter pied à pied à chaque minute en s'abstenant d'épiloguer sur son sort. Toutes les autres solutions sont mauvaises et ceux qui les prendront ne reviendront pas. Mais il ne suffira pas, hélas ! pour vivre, d'avoir choisi la seule route possible. On se défend mieux sur celle-là, mais on y meurt aussi.

Il n'est pas bon d'être novice à Mauthausen. L'armée des capos s'acharne sur le novice parce qu'elle en reçoit l'ordre, chaque jour rappelé, parce qu'aussi le novice est sans défense et souffre davantage que l'ancien. C'est amusant de mettre en sang ces figures de Français qui ont l'air tellement plus fins, plus intelligents que les autres et de les habituer, eux, qui sont si frileux, à vivre nus sous la pluie ou dans les brouillards de l'aube d'automne. Les capos constituent à n'en pas douter une élite physique puisqu'enfermés depuis des années, ils représentent la sélection un sur cent, les autres étant morts. Ils mangent abondamment. Plusieurs d'entre eux qui font le commerce des dents en or sont riches. Ils se comportent exactement comme les rois du Dahomey avant l'occupation française.

Aucun crime ne les effraie. Ils ont le goût du sang et de la torture. Au lieu de se corriger, leurs instincts criminels ont été portés au paroxysme. C'est un destin magnifique pour un bandit de commander jusqu'à mille hommes avec le droit de les tuer si bon lui semble au lieu de traîner le boulet des forçats. Nous faisons la connaissance de ces messieurs au bloc de quarantaine.

— On tue les Juifs demain au bloc 12. C'est la première phrase que je surprends en allemand.

Heureusement les trois Israélites qui sont parmi nous n'ont pas compris. On les emmène aussitôt. Ils croient simplement que leurs coreligionnaires sont rassemblés ailleurs. Ils sont tous les trois sympathiques et d'une intelligence vive. Je ne peux pas dire leurs noms. Envoyés au kommando 3 où nul n'a vécu plus d'une journée, les deux plus jeunes seront sauvagement tués dans la carrière, dès les premières heures de la matinée. Le troisième plus dur, un homme de quarante ans, au moral extraordinaire, se débattra toute la journée chargé de pierres et ne sera achevé que le soir, d'une rafale de mitraillette, par un S.S. Il y avait, parmi ces trois Français, un garçon d'une telle valeur intellectuelle qu'il manquera maintenant à la science pure. Les Allemands ne l'ignoraient pas.

Nous goûtons pour la première fois les délices de la soupe pourrie, du couchage en sardines, de l'attente nue, du contrôle des poux agrémenté de séances d'assommoir. Le pauvre abbé Basset est debout sur un tabouret, ne sachant quelle attitude prendre, déjà squelettique et le corps déformé tandis qu'un infirmier préposé à la recherche des parasites, lui tripote les parties sexuelles. C'est ignoble.

Des Français, déjà anciens au camp, trouvent spirituel de conter par le menu les atrocités du bagne. Il y a parmi nous des adolescents dont les yeux expriment une angoisse déchirante. J'invective violemment un de ces bavards et l'oblige à se taire. Ai-je tort, ai-je raison ?

Il ne m'appartient pas de dérouler le film des horreurs de Mauthausen. Ce travail de récapitulation doit être fait pas à pas avec la garantie de la vérité. Qu'il me suffise de dire que le nombre des victimes assassinées au grand « Bagne du Sud » entre le 1er janvier 1940 et le 1er avril 1945 dépasse certainement le chiffre de sept cent mille (1), et que la plus effroyable scène se situe en février 1945 : massacre à la hache de trois cents déportés refoulés d'un autre camp. Les méthodes de destruction les plus révoltantes employées par le commandant S. S. Bachmayer et par ses adjoints ont parachevé l'œuvre naturelle de la faim et du froid.

Mauthausen, camp à l'étiquette No 3, c'est-à-dire camp d'extermination, possède vraisemblablement le record des exécutions sommaires ainsi que celui de la souffrance humaine, en ce bas monde.

(1) D'après les chiffres des officiers de liaison américains, 210.000 déportés ont été assassinés par les S. S. au camp de Mauthausen et annexes, tandis que plus de 500.000 y mouraient de privations et maladies. En tout 750.000 victimes entre le 1er septembre 1939 et le 1er juin 1945.

RÉCEPTION S. S.

"De la gare de Mödling, la colonne de bagnards, étroitement encadrée a gagné Neudorf, puis traversé la porte géante de l'usine de la F. 0. W. qui singe la porte de Brandebourg à Berlin. En somme, marche paisible sans mauvais traitements. Il semble que l'atmosphère soit plus légère qu'à Mauthausen.

Après avoir parcouru le lacis des avenues intérieures de l'usine, nous arrivons au camp du bagne, où nous allons mener, pendant des mois et des mois, l'effroyable vie réservée à l'étiquette N. N. Chacun de nous se demande avec angoisse en passant sous le mirador de l'entrée hérissé de mitrailleuses, si ce n'est pas là qu'il mourra, dans cette enceinte misérable.

Nous sommes formés en une masse compacte sur la place d'appel. Au milieu de la place se trouvent le capitaine S. S., commandant le camp, plus en arrière une vingtaine de gradés S. S. dont chacun tient un molosse en laisse, derrière les chiens, une rangée de bagnards coiffés de casquettes noires, matraques en mains. Ce sont les capos. La mise en scène a été soignée.

Le capitaine S. S. parle en ailemand et des interprètes le traduisent en polonais, en russe, en français. Voici, autant qu'il m'en souvient, ses paroles hurlées, ponctuées de gestes rudes.

— Vous êtes venus ici pour travailler. Toute autre considération disparaît devant celle-là. Celui qui ne travaillera pas ne mangera pas. Celui qui sera trop malade ou trop longtemps malade s'en ira (?). Si vous bougez, je vous donnerai à manger à mes chiens comme chair vivante et ce n'est pas un vain mot. Les capos vous montreront ce que vous avez à faire. N'oubliez jamais que j'ai sur vous le droit de vie et de mort puisqu'ici vous êtes des morts pour le reste du monde. Je veux que vous soyez propres et si vous n'êtes pas propres, vous mourrez. Si vous êtes convenables, je serai convenable. L'Allemagne ne vous a pas mis à mort alors qu'elle pouvait le faire. Vous devez travailler pour l'aider à gagner la guerre. J'y veillerai. »

Au moins, savons-nous à quoi nous en tenir.

Aujourd'hui, avec le recul, s'il fallait refaire le discours du S. S. en le rendant conforme à la vérité des choses telles que nous les avons vécues, voici ce qu'il aurait dû dire :
« Vous êtes l'immonde canaille de l'Europe qui n'a pas « voulu se plier à la beauté des conceptions nationales-socialistes. C'est un crime contre la race supérieure que « seuls nous représentons sur la terre, et pour ce crime, il « ne saurait y avoir qu'une seule punition : la Mort. »

« Mais la puissante Allemagne, bien qu'elle soit assurée de gagner la guerre, a besoin pour ses gigantesques arsenaux d'ouvriers innombrables, de millions de corps humains sacrifiés à ses nobles buts. Pour elle, vous n'êtes que des morts en marche et si elle ne vous tue pas sur-le-champ, c'est qu'il serait stupide de ne pas d'abord vous utiliser jusqu'à la limite de vos forces. D'ailleurs, la comédie de la collaboration qu'elle joue dans les pays soumis, exige qu'elle n'y répande pas visiblement trop de sang. Lorsqu'elle aura vaincu, vous serez morts d'épuisement au bagne et cela n'aura vraiment aucune importance. Moins il y aura de Français, de Polonais, de Yougoslaves, de Tchèques, de Russes la paix revenue et mieux cela vaudra, afin que soit facilité le règne définitif de nos doctrines.

« L'organisation de nos bagnes est géniale. Vous retrouverez en elle la marque des esprits supérieurs qui conduisent l'Allemagne, première puissance de tous les temps.

« En haut, moi, le commandant du camp qui dispose de votre vie comme le chasseur d'un oiseau perché sur un arbre. Vous ne me verrez pour ainsi dire jamais, car je n'ai pas à me mélanger à l'horrible canaille que vous êtes. Je vous suivrai de loin, et pourvu que l'on me rapporte vos numéros si l'on vous tue, je n'en aurai cure. Autour de moi, voyez mes fidèles S. S., vos maîtres tout-puissants dont les décisions sont sans appel. Je vous invite sous peine de mort à ne jamais prononcer les deux lettres S. S. que votre bouche salirait. Les chiens sont d'excellents agents de discipline et comme je les mets bien au-dessus de vous, puisqu'ils sont allemands et comprennent parfaitement la mission divine de l'Allemagne, je leur donne une soupe bien supérieure à la vôtre (1).

« L'expérience de nos premiers bagnes entre 1933 et 1940 nous a montré que la meilleure façon d'obtenir du rendement au travail et de faire régner l'ordre dans les camps de concentration consistait à encadrer des déportés par des bandits de droit commun parce que

(1) C'était un régal qu'une soupe de chien pour qui pouvait en voler une

ceux-ci sont insensibles, frappent et tuent avec plaisir surtout les étrangers et que, parmi eux, avec l'espoir d'une libération ultérieure pour les services rendus règne une saine émulation. Ne soyez pas surpris si nous avons choisi parmi les bagnards allemands comme chefs de bloc, chefs de chambre, capos, les plus bornés, les plus brutaux, les plus sanguinaires. Ce sont les plus qualifiés. Nous en pendons quelques-uns de temps à autre, ceux qui en savent trop long ou qui cherchent à faire fortune, mais dans l'ensemble, ils nous sont parfaitement dévoués.

« Entre leurs mains, vous serez dépersonnalisés et transformés en animaux de charge, de trait, ou, pour les plus favorisés d'entre vous, en esclaves mécanisés. Chacun sait qu'esclave et animaux ne marchent bien qu'à coups de trique. Aussi vous frapperont-ils à leur guise et si vous mourez sous leurs coups, je me contenterai de vous remplacer. La flamme du crematorium que vous voyez d'ici vous servira d'oraison funèbre. Regardez-la souvent, c'est une bonne conseillère.

« Le vol, ce sera pour vous la mort, surtout le vol de pain si vous avez faim, parce que nous n'avons pas de pain pour tout le monde. Le sabotage, n'en parlons pas. Remarquez que par sabotage, j'entends aussi bien la destruction d'un sabot de bois que celle d'une courroie ou d'une machine. L'évasion, mort. La communication avec les civils, mort par pendaison après torture. L'indiscipline, mort. L'insulte à l'Allemagne, mort. La malpropreté, mort. La maladie simulée, mort. Les papiers écrits sur soi, mort.

« A propos de maladie, je vous invite à considérer l'entrée à l'infirmerie comme le plus sûr moyen de vous « rendre au four crématoire. D'ailleurs qu'y feriez-vous ?

« Nous n'avons pas à gaspiller des médicaments pour des chiens appartenant aux races inférieures, des bâtards tous mâtinés de Juifs. A propos de Juifs, s'il s'en cache parmi vous, malgré nos recherches minutieuses, qu'ils se déclarent tout simplement. Ils seront tués sans souffrances, sinon, découverts, nous leur réservons une mort horrible.

« J'espère qu'aucun d'entre vous n'aura l'idée singulière de se plaindre de la nourriture. Des savants allemands se sont longuement penchés sur les problèmes de l'alimentation des bagnards. Ils ont trouvé la solution, comme toujours : elle consiste à vous nourrir suffisamment pour que vous ayez tout juste la force de vous rendre sur le lieu de travail et celle de travailler, mais pas assez pour que vous résistiez à quelques mois de ce régime. La disparition automatique des déportés

n'offre aucun inconvénient puisque sans jugement, sans motif, par rafles, nous opérons dans les pays que nous occupons, les prélèvements nécessaires de bétail nouveau.

« Vous voyez que tout est prévu. L'Allemagne a toujours été le pays des prévisions méthodiques. Mais sous le règne étincelant du national-socialisme, elle s'est encore surpassée. Ceux d'entre vous qui survivront, s'il en réchappe, pourront en rentrant dans leurs patries, témoigner de sa Grandeur Eternelle. »

Oui, voilà exactement ce qu'il aurait dû dire, le capitaine S. S., s'il avait été sincère. Il y a des morts à placer sous chacune des phrases que je lui prête. Et il n'était pas de loin, le plus mauvais. A côté d'un Bachmayer, c'était un ange. Sa femme pleurait lorsqu'elle nous voyait passer. Les paysannes aussi se signaient...

TERRASSE

Ces premiers jours de « terrasse » (travaux de terrassement), au lendemain de notre arrivée au bagne de la F. 0. W. se sont gravés dans nos cœurs comme du vitriol sur un visage. Ce furent là des journées auprès desquelles les horreurs des galères et de la Guyane, telles qu'on s'est plu à les dépeindre, ne sont que chagrins d'enfant qu'un sourire disperse. Ainsi, cette journée du 11 novembre, je crois.

Le matin, Max (1), chef du bloc 4, le plus épouvantable bandit que l'Allemagne ait engendré et Dieu sait si elle en est prodigue, procède en personne, au réveil de ses détenus à la pointe du jour. C'est une volée de coups de goumi qui nous jette au bas des paillasses et le chef de chambre, un voyou à la gueule tordue qui déclare avoir des comptes à régler avec la société, les yeux chavirés par l'alcool de pommes de terre, frappe à tort et à travers têtes, nuques, épaules avec des bottes en caoutchouc. Ils ont dû boire toute la nuit. Le comte X..., secrétaire allemand du bloc, enfermé dit-on pour mœurs contre nature, assiste à la scène, mais ne prend pas part aux réjouissances. Nous fuyons au dehors par les fenêtres, nus, pour aller nous laver, suivant l'ordre reçu et nous revenons aussitôt. Nos vestes, pantalons, chemises et sabots ont été mélangés en tas au milieu de la chambre et tandis que Polonais, Yougos, Français, Russes se débattent et se battent pour trouver de quoi se vêtir, le chef de chambre lance à toute

(1) Pendu pour vol et sabotage de courroies de cuir quelques mois plus tard.

volée des seaux d'eau au ras du sol. Rassemblés en un clin d'œil sur la route, nous défilons un par un devant un bouteillon de jus noir, ce qui donne à Max l'occasion de ponctuer la distribution à coups de louche. Son visage est révulsé. Il a visiblement envie de tuer quelqu'un. J. P..., Chef de Bureau à la Préfecture de la Seine, s'écroule sous le choc d'un direct en pleine figure, pour avoir présenté sa gamelle trop bas. La distribution est arrêtée alors que la moitié de la colonne n'est pas encore servie. Au pas de course, en quelques bonds, Max nous livre à l'adjudant Sans Soupape, chef du kommando, qui s'empare de nous jusqu'au soir.

Il n'y a que cinq à six kilomètres à parcourir jusqu'au canal que nous devons combler. Mais ils sont très pénibles, parce que les sabots en bois, tout d'une pièce, nous obligent à marcher les jambes raides et écartées. Les pieds sont entamés et quelques camarades sont déjà menacés de voir leurs plaies tourner au phlegmon. La « panthère noire », un capo sanguinaire, mène le train et le mène à toute allure pour aggraver les souffrances des détenus qui peinent en queue. Tout le long de la colonne les S. S. s'amusent à lâcher et à retenir leurs chiens méthodiquement entraînés à l'attaque de mannequins rayés bleu et blanc. Les morsures de ces chiens ne se fermeront que très lentement.

Un vent glacial tombe du Schneeberg et balaie la plaine du Danube. Il faut cependant quitter la veste de toile végétale et le travail commence par équipe de piocheurs, pelleteurs, brouetteurs.

Dès le début, nous enlevons nos sabots, intolérables, et nous pataugeons pieds nus dans la boue. Le bruit des pelles est scandé par les hurlements des capos.

-- *Bewegung ! Bewegung !*

Et les coups de schlague tombent sur les épaules. Tout homme qui s'arrête un instant est immédiatement repéré et reçoit son compte. Les pelleteurs peuvent un peu tricher à la rigueur, mais les brouetteurs contrôlés au passage sont roués de coups si leur brouette n'est pas assez chargée. De tous côtés des oreilles, des nez saignent. Violemment interpellé par un capo, j'enlève ma chemise et montre mes blessures de 40 qui ne me permettent pas un travail normal. Je suis fauché par un coup de goumi. Un S. S. tout jeune, édenté, braque sa mitraillette sur moi, et siffle comme une vipère :

— Il n'y a pas de blessés ici. Si ça ne tient qu'à moi, tu ne reverras jamais ton pays, fumier de major !

Le bruit court de pelle en pelle qu'ils vont tuer un détenu, à titre d'exemple. En effet, voici la victime choisie : un Polonais.

La « Panthère noire » charge lui-même sa brouette de cailloux et de terre jusqu'au bord. Le malheureux titube en essayant de gravir la pente qui mène à une passerelle. Le capo qui n'a cessé de le frapper depuis le départ, le précipite dans l'eau. Il arrive à s'en sortir en s'arrachant à la vase. Dès son retour sur la terre ferme, deux S. S. l'encadrent et l'obligent à se diriger vers la ligne des sentinelles. Lorsqu'il arrive à la hauteur de la première, celle-ci tire presque à bout portant et l'abat. Un des « Sans Soupapes » a sorti son pistolet et fait un carton à dix mètres sur le cadavre en riant aux éclats. J'ai vérifié que la fiche remise en rentrant au Revier avec le numéro de l'homme portait la mention « tentative d'évasion au cours du travail ». Nous sommes là deux cents environ, pâles, muets.

La soupe étant arrivée du camp, comme il pleut, le chef du kommando nous fait entrer dans une baraque vide le long du canal ; en guise de punition, il nous oblige à rester à genoux en colonne par cinq, nos gamelles à la main. C'est à genoux que nous allons recevoir successivement la soupe, une infâme bouillie rouge de betteraves fourragères qui n'ont pas été lavées. Le jus est plein de terre. De gré ou de force, il faut l'avaler.

— *Franzose, singen !* (Chantez.)

Nous n'en avons guère envie. L'exécution sommaire du Polonais nous a ulcérés et nous restons cois.

— Au travail !
L'après-midi sera pour nous infernale. Nous sommes repérés. La « Panthère noire » ne nous quitte pas d'une semelle. Nos brouettes sont chargées à ras bord. Toulet, Legrand, Marquet, Poncet ont les pieds en sang et défilent sur la passerelle frappés à chaque passage. Je fais équipe pelle-pioche avec Beauclair, et, à voix basse, nous envisageons les mesures à prendre pour sortir de ce terrible kommando. Nous jurons de tenir quoiqu'il arrive et nous tiendrons. A quelques mètres de nous, le jeune B..., raflé le mois précédent dans une gare alors qu'il rentrait chez lui, innocent cent pour cent, est pris à partie par la « Panthère noire ». Pendant cinq minutes il est frappé au visage et à la poitrine avec une violence telle que le soir, il faudra le porter au Revier où il mourra, trois jours après d'hémorragie interne. Maintenant, ils sont déchaînés, S. S., capos, chiens. Le travail est précipité. Il faut courir avec les brouettes, piocher frénétiquement, remplir aussitôt toute brouette qui se présente sous peine de mort. Car on sent bien que la mort rôde sous la forme de ces bêtes fauves vertes et que tout

détenu qui flanchera ou manifestera simplement un signe de fatigue sera abattu. Il n'est pas possible de résister huit jours à un travail semblable, dans de telles conditions. Le retour est encore plus odieux que l'aller. D... Commissaire de Police de Bordeaux, n'en peut plus. Beauclair et moi, nous le soutenons sur les rangs en cherchant à le cacher, car ils seraient bien capables de le tuer. Nous arrivons enfin au camp, livides et épuisés...

Je tiens à dire ici que sans Marcel Thomas, le médecin belge employé au Revier, qui a réussi sous des motifs divers à faire muter la plupart d'entre nous dans les kommandos d'usine, nous serions tous morts, les uns après les autres, le long du canal, de la mort horrible des bêtes forcées.

Il en reste bien peu du groupe du 11 novembre.

SEAU D'EAU

Il est six heures trente. Le jour se lève aussi tristement qu'à l'habitude sur la baraque 3 du bloc 2, celle où l'on met les malades graves afin qu'en mourant, ils ne dérangent personne. Le chef de chambre est le sinistre Karl, un condamné allemand de droit commun qui purge au bagne quelque terrible crime. Comme la plupart des détenus allemands, ce Karl frappe les détenus étrangers avec une joie sadique. Son grand plaisir est d'assommer les malades qui vomissent sur le sol ou salissent leur paillasse. Il règne férocement sur ce lieu. On murmure dans le camp qu'il lui arrive de dépêcher dans l'autre monde les moribonds dont l'agonie trouble son sommeil. Qu'ils meurent un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe !

Le médecin de service entre dans la chambre et jette sur les travées de lits le regard dur et soupçonneux d'un homme qui s'attend au pire. C'est un déporté politique condamné à mort sur flagrant délit d'espionnage. Il parle couramment l'allemand et il a la réputation de tenir tête aux Boches lorsqu'il s'agit de sauver un camarade. Au dehors, la sonnerie de l'appel matinal a retenti. Le médecin et le chef de chambre se figent au garde à vous, les malades s'immobilisent sous leurs couvertures, sauf un Polak en train de trépasser qui s'agite dans son coin. Karl saisit un sabot et le lui lance en pleine figure en hurlant : « *Appel ! Donnerwetter !* » Le Polonais ne bouge plus, il ne bougera plus jusqu'au Jugement Dernier. Enfin l'interminable appel se termine

et le médecin commence sa visite par le premier lit où gît un Français. Conversation à voix basse :

« Docteur, les trois Yougos, en face... ne regardez pas... sont morts cette nuit... C'est Karl qui les a tués en leur donnant une gamelle d'eau glacée à boire... Il voulait leur tabac, il le leur a pris... »

Le médecin constate la mort des trois Yougoslaves, inscrits comme dysentériques à forte fièvre. Ils auraient pu vivre encore quelques jours, peut-être même s'en tirer. Dans leurs corps brûlants et à bout de résistance, l'eau glacée a complété l'œuvre de destruction. Karl qui connaît son métier de tueur savait ce qu'il faisait.

— *Achtung !*

Nouveau garde à vous. Le S. S. de service suivi du chef de bloc qui est, lui aussi, un bagnard allemand de la pire espèce pénètre brusquement dans la pièce.

— Chambre 3, seize présents, quatre morts, rien à signaler, annonce Karl.
— Ta chambre est sale répond le S. S., et Karl reçoit une gifle « maison » qui l'envoie rouler à terre. Silence.

Il faut au médecin beaucoup de courage pour rompre ce silence. Dans un garde-à-vous impeccable, montrant les trois Yougoslaves, il dit :
— Ces trois morts sont anormales. Cette nuit, Karl a donné aux dysentériques de l'eau glacée à boire. Il a pu ainsi leur prendre leur tabac.

La réponse du S. S. se fait attendre. Tour à tour, il fixe l'accusateur et l'accusé, mais son visage de brute reste impassible. Sa réaction est imprévisible. Le médecin, détenu étranger, vient d'attaquer en la personne de Karl, non seulement un Allemand, mais un des bourreaux du camp qui servent aveuglément la volonté criminelle des nazis. Ses paroles peuvent lui coûter cher. Cela dépend uniquement de l'humeur du S. S. puisque ici la mort ne donne jamais lieu à une enquête. On relève les numéros, on expédie les cadavres au four crématoire, et c'est tout.

Soudain le « verdâtre » bondit sur Karl, le fouille et trouve le tabac entre la chemise et la peau. Se tournant vers le chef du bloc, il lui dit simplement :
— Amène-le au bloc 2.

Au bloc 2, Karl est plongé la tête en bas dans un seau d'eau. Il est maintenu ainsi, jusqu'à ce qu'il meure asphyxié.
— Il ne volera plus, dit le S. S. qui a d'ailleurs empoché le tabac.

UN ALLEMAND TENDRE

Ce matin il neige, mais dans l'usine il fait bon. Pas de S. S. à l'horizon immédiat. Je suis à ma table de pointeur où je recommence pour la troisième fois une addition de minutes. « Sept et quatre ? Sept et quatre ? » Je suis si faible que je n'arrive pas à trouver onze. C'est une des plus pénibles conséquences de la faim à répétition que cette impuissance à nouer des idées, à saisir la plus modeste opération mentale. Autre conséquence : l'engourdissement qui, le bruit de fond de l'usine aidant, conduit au sommeil. Ça y est : je me suis encore endormi. Je lutte en vain pour ouvrir les paupières. Un bon camarade, Beauclair, passe en toussant fort pour me prévenir, mon voisin tchèque laisse tomber une masse en fer pour me réveiller, le tourneur Petit crie : « Attention, commandant ». Il n'y a rien à faire. Je sais que le S. S. va arriver, me surprendre et me frapper brutalement. Je n'y puis rien.

Ce n'est pas un S. S. qui vient s'asseoir à côté de moi, mais Emile, un bagnard allemand chargé de la vérification des pointages. Je le connais peu.
— *Achtung !* major, tu vas encore te faire assommer !

Sans bouger la tête (bien entendu les conversations entre bagnards sont interdites) nous échangeons quelques paroles prudemment. Il est singulier cet Emile pour un Allemand.

Il s'exprime, chose exceptionnelle, dans une langue pure et compréhensible, il est cultivé, affiche sa haine des nazis et souhaite la victoire de l'Amérique, « sa seule chance, ici-bas », dit-il. Un regard sombre mais très doux, une figure longue et maigre, des cheveux prématurément blancs lui composent une silhouette romantique. Très aimablement, il se met à ma disposition et me promet de me donner une soupe au camp, car ma pâleur l'inquiète. C'est bien la première fois qu'un détenu allemand me porte de l'intérêt, m'inspire quelque confiance et me surprend par sa douceur, sa distinction naturelle. Il est poète également et il me récite joliment quelques vers de Heine. Une trouvaille, ce Boche !

Je finis par lui poser l'éternelle question :
— Pourquoi es-tu ici ?

Il hésite un moment, puis répond d'une voix sourde en français :
— Chez ma belle-mère, j'ai surpris ma femme couchée avec ses deux amants.
— Et alors ? - Je les ai tous tués.
Pour une fois que j'avais découvert un Allemand tendre !

Il me laisse sur cette vision d'un assassin au revolver fumant entouré de ses victimes et je me rendors lentement dans cette mare de sang.

Lorsque je me réveille, au bout d'un temps indéterminé l'adjudant S. S. est devant moi. Il me regarde fixement Je ne dois pas avoir l'air d'un homme à son aise. Tout le coin de l'usine attend la gifle habituelle. Il doit être mal luné le Fritz. Je reçois une volée de coups de poing dans la figure et la poitrine. Il frappe jusqu'à ce que je m'écroule entre deux armoires.

Quelques minutes après, trois contremaîtres autrichiens que je ne connais pas, passent l'un après l'autre, le long de ma table, en regardant prudemment autour d'eux. Le premier y dépose deux cigarettes, le second un petit pain blanc, le troisième une pomme. Tiens ! Tiens !

Une demi-heure plus tard, je dors de nouveau malgré mes efforts pour rester éveillé. Mon pouls se promène autour de 48. Ils finiront par s'habituer à ce sommeil assez choquant en plein milieu de l'usine. Je deviendrai un personnage à la Cami : le major-qui-dort, classé comme tel avec les tours et les rectifieuses, dans le matériel de la fraiserie. Le tout en Allemagne est d'être régulier, même dans ses crimes.

CRAPAUD

Soudain, grand branle-bas dans les baraques. Ça leur prend quelquefois, par exemple lorsqu'un secrétaire de bloc s'est trompé d'une unité dans son compte d'appel, ou à l'occasion de la découverte de quelque vol important aux cuisines. On dirait alors que tous les Allemands sont devenus subitement fous. Les chefs de blocs hurlent sauvagement : « *Antreten ! Antreten !* », les capos armés de matraques frappent à tour de bras les détenus qui défilent à leur portée et les

bagnards polonais, les yeux injectés de sang, vous passeraient sur le ventre pour courir plus vite. Malheur à ceux qui s'attardent dans une chambre ou aux cabinets. Ceux-ci toujours pleins, se composent de douze sièges sans cloisons protectrices que l'on peut ainsi embrasser d'un coup d'œil. Ils sont alors vidés de leurs occupants en un temps record et comme la porte de sortie est étroite, pas un homme n'échappe au coup de goumi. C'est la course échevelée, pieds nus, en chemise, n'importe comment vers la place de rassemblement et le rangement par file de dix à grand renfort de gifles, de coups de pied au ventre, de côtes meurtries. Enfin, l'affolement se tasse, et le bloc entier immobile, attend les ordres. L'attente durera un quart d'heure, deux heures, toute la journée — cela s'est vu – par la pluie, la neige, le vent glacé, ou sous un soleil torride. C'est le moindre souci de ces messieurs, on ne connaîtra même pas la cause de l'*antreten* général.

Aujourd'hui on la connaît. La nouvelle a circulé de bouche en bouche dans le camp à la vitesse d'un cheval au galop. Elle est d'importance par sa rareté : un Yougoslave s'est évadé.

Les 412 KZ rayés du bloc sont là, tête nue, sous la pluie. Les S. S. arrivent, furieux, déchaînés.
« *Mützen ab, Mützen auf, Mützen ab, Mützen auf* », vingt fois de suite, les bagnards se découvrent et se couvrent au commandement.

— Monsieur le Rapportführer, annonce le chef de bloc, 412 *häftlinge* présents sur 415, 3 en kommando.
— C'est faux, remarque le S. S., contrôleur des blocs qui a compté d'un regard. 411 seulement.

On recompte. 411, en effet.

Malgré ce qui les attend, les KZ sont ravis. Le chef de bloc, un gangster de Stettin qui tient moralement et physiquement du gorille, reçoit une tournée magistrale. Mais il est solide l'animal, il ne tombe pas.

Voici le manquant. Un jeune Russe qui débouche de la baraque à toute allure en essayant en vain d'enfiler sa veste. Il devait dormir dans un coin. Qu'est-ce qu'il va prendre le malheureux !
— *Komm hier ! Komm hier !* (Viens ici !)

L'homme ne sait plus que faire. Il s'arrête devant le S. S., veut sortir son calot et le laisse tomber, essaie de passer la manche droite de sa veste bleue et blanche, mais n'y parvient pas parce qu'elle est en morceaux comme la plupart des vestes KZ.

— Casse-lui le bras, ordonne un des S. S.

Le chef de bloc tord le poignet du Russe jusqu'à ce que le coude saute en claquant.
— Maintenant ce sera plus facile, dit le S.S. Habille-toi.

Ils achèveront le jeune Russe à l'infirmerie. Vous comprenez maintenant pourquoi les Russes occupent l'Allemagne avec une certaine rigueur.

Quant au bloc, comme prévu, il est condamné au « crapaud général ». Le crapaud est un mouvement de gymnastique d'ensemble qui consiste à progresser en imitant le dit animal, c'est-à-dire par petits bonds sur la pointe des pieds, les mains croisées derrière la nuque, le buste accroupi sur les talons, jusqu'à ce que le corps s'affale épuisé.

Comme la nuit descend sur la place d'appel, 411 hommes exténués, les cuisses brisées par la fatigue, matraqués par les S. S. et par les capos, mordus par les chiens continuent à sauter tels des grenouilles ou à tomber évanouis.

Il pleut toujours. C'est un spectacle poignant, horrible, qui refoule au fond du cœur une haine sans merci.

Ils ont repris le Yougoslave, hélas !

En rentrant de l'usine, le lendemain, tout le camp peut le voir, ligoté sur un baril, près de la porte d'entrée et portant sur la poitrine un écriteau : « *Hourrah! hourrah ! ich bin wieder da* (je suis de nouveau là) ».

Il restera ainsi deux jours et deux nuits, par un froid glacial, afin que tout le monde l'ait bien vu. Puis il sera conduit au kommando de la carrière, à Mauthausen, d'où aucun bagnard n'est jamais revenu.

Les Yougoslaves, eux aussi, ont un compte à régler avec les Boches.

COUR DES MIRACLES

Jacques est blême. Mais qui ne l'est pas parmi les Français du camp ! Le blême, c'est la couleur qui se porte cet hiver.
— Ça ne va pas mon vieux ?
— Non, je suis à plat, fièvre et mal de gorge.
— Quelque angine, sans doute, va au Revier.
— Oui, j'y vais, mais à quoi bon, ils n'ont rien.

Il s'en va lentement, la tête basse. A-t-il l'intuition qu'il va mourir ?

Lorsqu'il se présente à la visite du soir, la Cour des Miracles bat son plein. Cinquante malades se pressent devant la porte, fiévreux hallucinés, trachomeux, dysentériques, blessés, moribonds soutenus par leurs camarades, et tous se battent pour passer les premiers. De temps à autre « le tzigane », un effroyable voyou allemand saute dans le tas et sous le prétexte de mettre de l'ordre, cogne à coups de goumi dans tous les sens. Plusieurs de ces malades exténués sanglotent, ce qui est plus affligeant que tout, tandis que des voleurs professionnels allemands polonais ou russes profitent de la mêlée pour visiter les poches.

Sur le pas de la porte, Thomas est apparu et d'un coup d'œil a lu sur le visage de Jacques que son cas est grave. Comme le S. S. de service ne laissera certainement pas entrer tout le monde, il s'arrange pour que Jacques soit parmi les élus.

Le diagnostic est simple, malheureusement : diphtérie en pleine évolution, les membranes obstruent déjà le larynx. Que faire ?

Les deux médecins, le polonais et le belge, font leur devoir. Ils trouvent le courage d'aborder le médecin S. S.
— Nous avons un malade atteint de la diphtérie. Les membranes tapissent déjà la gorge. Pouvons-nous avoir un peu de sérum ? (Il y a du sérum à cent mètres de là, à l'infirmerie S. S.)
— Est-ce que vous êtes devenus fous ? Du sérum allemand pour ces chiens ?

Il marche sur eux, menaçant.
— C'est le seul traitement possible ici, murmure le médecin polonais.
— Comment faisait-on avant Pasteur ?
— On ouvrait.
— Ouvrez.

Et il leur tourne le dos.

Ouvrir la gorge d'un homme épuisé par des mois de souffrances, dans une infirmerie de bagne, avec un matériel rudimentaire !
Ils essaient. Jacques meurt pendant l'opération.

Je suis allé aux nouvelles. Dans un coin, à voix basse, Thomas m'apprend ce qui s'est passé.



La scène qui se déroule maintenant sous mes yeux, celle de chaque soir d'ailleurs, est infiniment triste.

Les malades qui ont été admis dans la salle de consultation présentent pour la plupart des plaies hideuses, ulcères phlegmons, cavités où l'on mettrait le poing, interminables blessures. Dans un coin, un Polak à qui l'on fait un lavage d'estomac, reçoit une volée de gifles de la part du S. S. présent, parce qu'il avale difficilement le caoutchouc. Il y a un mort sur la table. Ces corps squelettiques dont la photographie répand aujourd'hui l'atroce silhouette, rangés en file indienne font penser à la brochette sinistre de quelque ogre soudanais. Comment faire comprendre à ces malheureux que les médecins sont obligés de réserver leurs soins aux détenus en instance de mort ?

Le S. S. est passé tout à l'heure et a hurlé : « J'ai déjà dit que, personnel compris, il ne devait pas y avoir au Revier un effectif supérieur à 40. Il y en a davantage ! » Et il a frappé le médecin. Ce soir encore, il faudra renvoyer dans les blocs, pour qu'ils y meurent des hommes qu'il est impossible de soigner. Au milieu de la Cour des Miracles, « le tzigane » joue de l'accordéon. C'est pour le moment, le favori du S. S., le mouchard qui surveille les médecins. Qui oserait lui dire qu'on ne joue pas des valses dans l'antichambre de la mort ! Une porte latérale s'est ouverte et une apparition apocalyptique a surgi. Deux Yougoslaves, eux-mêmes tuberculeux sans espoir, soutiennent un de leurs compatriotes nu dont le corps défie le crayon le plus cruel. Il est translucide et fait penser aux Chinois de Pearl Buck pendant la grande famine. Mais ce Yougo bat les Chinois de loin. On voit les coups du cœur entre les côtes et le dessin des reins. Les pieds sont ceux d'un être inconnu dans les séries zoologiques. Il semble que l'on pourrait décrocher ses bras et les suspendre aux murs.

Malgré moi me revient en mémoire le souvenir d'Arthur, le squelette de la classe d'histoire naturelle que nous promenions en chœur au dortoir du lycée de Pau. « Le tzigane » a bondi sur les trois hommes, fou de rage, car il vient de comprendre que devant ce mort encore debout, il ne faut pas jouer de l'accordéon. D'un coup d'épaule il les a rejetés tous les trois de l'autre côté de la porte et le Yougo translucide, enfin, meurt.

Rêve de valse, rêve d'amour.
Valse de rêve, valse d'un jour.

Il a recommencé à jouer ! Le médecin polonais est blanc de colère, mais se tait. Un seul mot et « le tzigane » irait raconter aux S. S. comment on nourrit en cachette les malades les plus atteints.

Trop souvent, nos camarades se sont montrés injustes envers les médecins du camp. Certes l'amertume vient aisément à qui se voit

refuser l'entrée au Revier ou même un jour de repos pour une jambe ouverte, un anthrax qui suppure, une diarrhée incoercible, et la déception est vive de ceux, qui, légitimement, espéraient un arrêt ne fut-il que de quelques heures dans l'impitoyable noria du bagne. Et les malades qui sont jetés à la porte parce que l'effectif-limite est atteint, avec la perspective de reprendre le travail au kommando canal, au kommando charbon, ou dans quelques-unes des spécialités épouvantables de ce camp maudit bien que leurs blessures saignent ou qu'ils grelottent de fièvre, comment pourraient-ils admettre sans haine qu'ils ont à retourner aux enfers !

Mais les médecins détenus se trouvent à la charnière entre la volonté criminelle des S. S. et la souffrance de leurs camarades. Ils jouissent d'une situation matérielle relativement bonne, mais quel n'est pas, moralement, leur calvaire de chaque instant ! Le médecin S. S. n'est pas là pour les aider, mais pour les battre s'ils ne se plient pas à sa double exigence : camouflage des assassinats, maintien au travail du maximum de bétail humain. Ils sont bien obligés de fermer les yeux du côté des crimes qu'ils ne peuvent pas empêcher, de prendre l'air féroce pendant la visite, de refouler les malades les moins atteints s'ils veulent, comme c'est leur devoir et leur seule préoccupation, sauver de temps à autre une vie humaine. Ils n'ont même pas la satisfaction de le dire lorsqu'ils y parviennent car on parle trop dans le camp et toute imprudence peut leur coûter la vie. Ils savent tant de choses, ils en ont vu tant. Un de nos camarades n'a-t-il pas eu la lâcheté pour dériver l'orage qui fondait sur lui de les accuser en pleine Schreibstube (1) de vendre la soupe des malades ! Je l'ai obligé à se rétracter en public, sinon on pouvait s'attendre au pire. Les infirmiers sont tous Allemands, en cheville avec les S.S. et toujours prêts à dénoncer les soins clandestins comme à exercer sur les médecins étrangers, leur perpétuel chantage. C'est un jeu d'équilibre harassant sous l'œil aigu des fauves, l'équilibre du danseur dont l'ennemi tient la corde.

Que ceux qui ne doivent rien aux médecins du bagne de Neudorf se fassent connaître

(1) Secrétariat général du camp.

.

LE WAGON

Hier, dimanche, dans un coin de baraque, Picot m'a raconté l'épouvantable scène du « wagon ». Haut fonctionnaire des Finances, Picot est un homme au moral indestructible dont la confiance rayonne et fait du bien. Encore que la vie du bagne m'ait rendu aussi insensible qu'une tourelle de char, son récit m'a remué profondément et m'a paru si caractéristique de l'instinct de cruauté des Allemands que je l'ai prié d'en écrire. Voici son récit qui constitue une preuve aigue de la barbarie systématique des nazis :

« Nous étions réunis à quelque trois mille au mois de mars 1944, au camp de Royallieu, près de Compiègne, dans l'attente d'une déportation prochaine. Dans la journée du 22, les autorités allemandes procèdent à un appel nominal désignant ceux qui devaient composer le prochain convoi. Mon nom figurait parmi les 1.800 désignés. Le sort en était donc jeté. Nous l'acceptions avec courage et bonne humeur. Le départ était fixé pour le lendemain. Après une distribution de vivres, pain et saucisson, et une fouille minutieuse où chaque prisonnier dut se séparer de tout instrument susceptible de favoriser une évasion, nous fûmes rassemblés dans la cour, et étroitement encadrés par des soldats en armes. Défense nous fut faite, sous peine de fusillade, de chanter ou de nous livrer à une quelconque manifestation.

Notre colonne quitta donc le camp dans un silence lugubre et par les rues de Compiègne désertes, s'achemina lentement vers la gare. Devant une grande bâtisse qui devait abriter quelque service administratif se trouvaient rassemblés une vingtaine d'employés, hommes et femmes. Ces derniers, à notre passage, se figèrent dans un garde-à-vous impeccable, les hommes têtes nues, et la colonne, dans un silence impressionnant, défila devant ces Français et ces Françaises qui semblaient ainsi nous lancer un dernier et suprême adieu. Dans la cour de la gare, une foule compacte était rassemblée que des soldats allemands contenaient avec leur brutalité coutumière. Je m'entendis tout à coup appelé par mon nom, un appel rauque, angoissé. Je cherchais et je vis, tendue vers moi, les mains suppliantes, la figure ravagée par la douleur, ma malheureuse femme, qu'un hasard miraculeux avait conduite à Compiègne ce jour-là. Secondes poignantes. Je lui criai des paroles d'espoir : « Courage, dans trois mois nous seront délivrés, veille sur les enfants, embrasse-les. » Et je passai bouleversé. Et cela me fit rappeler que je quittais également tout ce que j'avais de plus cher au monde, sacrifiant à la Patrie un bonheur auquel je tenais tant. C'est à coup de bottes dans le derrière, à coups de cravache qu'on nous fit monter à cent dans les wagons à bestiaux. Le supplice commençait. L'installation fut laborieuse et bruyante. Il

était presque impossible de s'asseoir. Après une attente interminable, le train enfin s'ébranla et je vis sortir des poches de quelques-uns de mes compagnons, à ma grande stupéfaction, des scies, des limes, tout un attirail de perceurs de coffres. J'avais réussi à cacher un canif de poche, exploit que j'estimais sensationnel, mais j'étais battu de loin. Comment avaient-ils réussi à passer ces instruments au travers de la fouille, je n'ai jamais pu me l'expliquer. Alors a commencé dans les quatre coins du wagon, un travail préparatoire aux évasions projetées ; avec précaution, il fallait opérer dans les côtés une ouverture par laquelle il serait possible de s'enfuir. Travail minutieux, dangereux, car il ne fallait pas éveiller l'attention des sentinelles qui passaient l'inspection des wagons à chaque arrêt du train et qui, à coups de crosse, éprouvaient la solidité des parois. La nuit fut atteinte sans encombre. Dès que l'obscurité fut complète, les premiers sauts commencèrent, bruit sourd du corps qui tombe sur le ballast et qui roule, cris de douleurs, crépitement des mitraillettes, hurlements. Est-il sauvé ? Est-il touché ? Mystère. Deuxième évasion, mêmes bruits. Cette fois le train s'arrête. Ordre nous est donné de jeter hors du wagon tous les couteaux et autres objets en fer, sous peine d'être fusillés. En outre, il était précisé qu'à la prochaine évasion, il serait pris des otages par wagon qui seraient immédiatement exécutés. Dès la reprise de la marche du convoi, les tentatives d'évasion continuent dans notre wagon et probablement dans les autres, les mitraillettes crépitent, les projecteurs éclairent le train, les balles s'aplatissent sur le toit, le traversant même, et nous obligent à nous tenir couchés. Le train s'arrête, fait marche arrière s'arrête à nouveau. Que se passe-t-il ? Au milieu des cris, des commandements, des aboiements des chiens, nous croyons comprendre que nos geôliers fouillent les abords de la voie, probablement à la recherche des camarades blessés. Puis c'est l'inspection des wagons et les coups de crosse dans les parois. C'est la catastrophe. Sous un coup judicieusement appliqué une partie cède, découvrant une large ouverture. Alors la fureur de nos gardiens est à son comble et se donne libre cours. Le wagon est ouvert et ordre nous est donné de nous déshabiller et de l'évacuer immédiatement sous la menace des armes de toutes sortes braquées sur nous ; il n'y a pas à discuter, ni à hésiter. A la lueur des projecteurs, nous nous exécutons. Deux camarades réfractaires sont tués, et nous voilà sur la voie dans le costume d'Adam, courant le long du train. Mon voisin tombe frappé de plusieurs balles dans le dos, je ne sais pourquoi. Nous nous dirigeons vers un wagon où on nous entasse à plus de deux cents. Deux cents hommes dans un wagon à bestiaux, sans air, debout, pressés les uns contre les autres, dans l'impossibilité de s'asseoir et de remuer, condamnés à une fixité harassante, les membres ankylosés, incommodés par la chaleur nauséabonde qui se dégageait de tous ces

corps nus collés les uns aux autres et qui se déversaient mutuellement la sueur à grosses gouttes, deux cents hommes se trouvant brusquement devant la perspective d'une lente agonie et qui, transformés en bêtes féroces, se bousculant, s'injuriant, se frappant, se mordant, hurlant de douleur, les plus forts écrasant les plus faibles, les piétinant pour essayer d'atteindre près des parois soit une fente par où il fût possible de respirer un peu d'air pur, soit un montant en fer, sur lequel avec la langue on pût aspirer quelques gouttes d'eau provenant de la condensation. Pendant trois jours et trois nuits, ce supplice alla croissant. Nos bourreaux insensibles à nos cris, à nos supplications, à nos prières, nous refusaient toute boisson. Pendant trois jours et trois nuits, ces hommes privés de nourriture et d'eau, ayant perdu toute retenue, tout contrôle d'eux-mêmes, les nerfs à bout, la raison égarée, se sont jetés les uns sur les autres, se frappant sauvagement, se blessant grièvement. Et tout cela au milieu des cris, des hurlements, des appels angoissés, des râles des blessés et des mourants, dans une atmosphère irrespirable, dans les relents infects d'urine mélangée aux excréments. Et l'odeur de la mort nous montait à la tête, pénétrant âcre en nos cerveaux. Une folie collective avait gagné tout le convoi ; de chaque wagon s'élevaient des cris inhumains d'agonisants qui ne voulaient pas mourir et le train laissait sur son passage un sillage de plaintes où nageaient l'horreur et le blasphème. Qui décrira l'hallucinante dernière nuit, les mots sont impuissants à en dépeindre l'horreur. Le convoi était immobilisé sur une voie de garage de la gare de Mauthausen, point terminus de notre voyage. Pendant près de six heures nous avons hurlé pour qu'on nous délivre. De par l'arrêt du train, l'aération du wagon ne se produisait plus et l'asphyxie rendue plus douloureuse par la soif, commençait son œuvre de mort. Des souffles rauques, saccadés marquaient la fin de cette lente agonie et des corps s'affaissaient pour ne plus se relever. Enfin, à force de hurler, de frapper les parois du wagon, nos bourreaux nous ouvrirent les portes et ce fut la ruée vers l'air pur. Une épaisse couche de neige recouvrait le sol et avec délices malgré la sueur qui perlait sur nos corps nus, nous nous roulâmes sur elle, la dévorant à pleines mains. Puis, sommairement vêtus sous les coups de matraque et de canne, nous fûmes dirigés sur le camp. C'est ainsi que, pour ma part, j'effectuai les sept kilomètres dans la neige et la boue glacée, les pieds nus, avec un pardessus jeté sur les épaules.

Ainsi se termina ce voyage atroce dans lequel périrent bon nombre de Français dont nous ne saurons jamais les noms. »

RETOUR DE FLAMME

Midi, l'heure des rutabagas arrive et malgré la pauvre pitance qu'elle leur réserve, les KZ, l'estomac tordu par la faim l'attendent avec impatience. Dans, quelques minutes ce sera l'assaut des bouteillons par quatre cents squelettes, comme chaque jour. Je rêvasse au milieu de l'usine en essayant vaguement de travailler suivant le principe en usage, paraît-il, dans toute l'Allemagne. « Avoir toujours l'air de faire quelque chose surtout lorsqu'on ne fait rien. » et comme le Rapportführer (1) et le chef de camp (2) se dirigent de mon côté, au hasard, je me mets à compter mes engrenages.

Ce n'est pas de mon côté qu'ils se dirigent, c'est sur moi.

— 37.788 ? interroge le S.S. en vérifiant mon numéro.

— Iawohl.

— Lager ! (Au camp.)

Diable ! rappelé de l'usine au camp en plein jour et par le Rapportführer ! il y a de quoi avoir le souffle coupé. Ce ne peut être que très urgent et très grave et ici la mention urgent et grave prend souvent la forme d'une corde. Les camarades qui me voient partir entre le S. S. et le chef de camp me jugent perdu : je lis cet arrêt, en passant, dans leurs yeux.

Il y a dans chaque âme une constante d'espoir intimement liée à la constante d'incertitude. Tandis que je défile entre mes deux gardiens dans le dédale des bâtiments d'usine, il me vient cette idée saugrenue que mon ancien chef, le maréchal Pétain, pris de remords de m'avoir livré aux Boches, a obtenu ma libération. Mais je rejette aussitôt cette hypothèse. Je sais, par expérience, que le Maréchal ne s'encombre jamais de remords parce qu'il s'en tient à deux règles : 1° Ne pas s'user ; 2° Laisser s'user les autres.

Le S. S. et le chef de camp m'encadrent silencieusement. C'est tout cuit, je ne verrai pas le soleil se coucher ce soir. Dès l'arrivée au camp, on me met entre les mains d'un coiffeur qui me rase le crâne et le visage. Derrière le Rapportführer s'est profilé la silhouette de mon chef de bloc, ce bandit de Konrad (1). Il imite en me regardant le geste du bourreau tirant sur une corde. Charmante attention !

(1) Sous-officier S. S. chargé de la discipline générale du bagne.
(2) Détenu allemand, chef des détenus.

De là, je suis conduit chez le commandant du bagne, le Colosse, capitaine de S. S. Schmutzler. Dans son bureau se trouvent quatre civils qui sentent la Gestapo à plein nez. C'est bien elle.

— Voici le détenu en question, de quoi s'agit-il ?

— Cela ne regarde que la Gestapo, répond un des policiers, sur un ton plutôt insolent. Nous avons à prendre livraison.

— Faites

Les policiers me passent d'énormes menottes et me jettent dans une torpédo qui prend aussitôt la route de Vienne. Mes compagnons ne desserrent pas les dents. Ça va très mal. Le fait d'être repris au bagne par la Gestapo signifie vraisemblablement la réouverture de mon dossier à la suite de révélations nouvelles. Quelque camarade torturé aura parlé. Dans ce cas, c'est la mort à brève échéance.

La voiture traverse Vienne. Dans d'autres circonstances la promenade, pour un reclus, ne manquerait pas de charme. Mais je l'avoue, les maisons dansent un peu devant me yeux. L'automobile s'arrête bientôt devant la trop célèbre prison de l'Elisabeth Promenade et je retrouve le silence d'une cellule ce qui, à tout prendre, vaut mieux que l'horrible animation du bagne. Pendant trois jours et trois nuits, livré à mes réflexions, j'essaie, sans y parvenir, de pénétrer la cause de cet étrange rappel.

C'est le quatrième jour, au matin, le dimanche 13 juin 1944, que j'apprends par un interrogatoire-éclair la singulière charge qui pèse sur moi. J'ai pris en cellule la résolution d'employer, quoiqu'il arrive, la méthode qui a assez bien réussi à Vichy : hurler à la persécution. Demandes et réponses en allemand volent avec une telle vivacité que la dactylographe en pâlit.

— Comment communiquez-vous avec la France ?

— Est-ce que vous me prenez pour un fou ?

— Nous avons des preuves.

— Ce n'est pas vrai. Mes camarades et moi, vivons au bagne un pied dans la tombe et un pied dans la m... Comment, par où, par qui, oserions-nous communiquer avec la France ?

(1) Évadé, repris, pendu en avril 1945.

La réaction produit de l'effet. En réalité, je tremble car je communique avec la France sur quatre directions par quatre ouvriers requis : Camps, Montanet, Distinguin, Tudas. Mais l'inquisiteur glisse et reprend :

— Alors expliquez-moi comment vous avez donné d'ici au commandant Cony l'ordre de tuer le maréchal Pétain, le président Laval, et le général Bridoux dans le cas où vous ne reviendriez pas vivant d'Allemagne ?

Grosse faute chez l'adversaire. Il s'est dévoilé trop vite. J'ai compris ce qu'il pouvait avoir entre les mains et levé, je crie :

— Mais c'est du cinéma ! monsieur, du mauvais cinéma. Je n'ai jamais entendu parler du commandant Cony. Je ne suis pas un assassin, mais un officier de l'Armée française. Il est intolérable de penser qu'on puisse m'attribuer un pareil forfait.

Il a un coup droit qui me secoue.

— Pourtant ce sont eux qui vous ont livré.

J'ai l'air de tomber des nues.

— Eux, première nouvelle !

Il sort, revient au bout de quelques minutes et dit :

— Nous vous interrogerons demain de nouveau.

Il me tend des cigarettes, du pain, deux pommes. Ouf ! ça va mieux.

Je ne connais pas Cony, mais ce qui s'est passé, maintenant, est clair. Me trouvant en cellule au Cherche-Midi, j'avais chargé un camarade sûr qui avait fini sa peine, de prévenir le réseau de mon départ prochain en Allemagne. Mes derniers mots avaient été : « S'ils me tuent, vengez-moi sur ceux qui m'ont livré. » L'Alliance avait dû prendre des mesures pour le cas d'une exécution de son chef.

Dès lors la défense devenait facile. C'est le réseau qui aura fabriqué l'ordre, si ordre il y a et l'aura mis à mon compte pour fanatiser les hommes chargés de me venger. Je n'ai plus qu'à désapprouver hautement de tels agissements.

Le lendemain, l'interrogatoire est encore plus bref que la veille. Je raconte ma petite histoire. On l'enregistre sans commentaires et je suis reconduit directement au bagne, sans menottes.

En prenant livraison, le capitaine S. S. me dit assez aimablement :

— Vous êtes le premier qui revient de cette direction. Compliments.

— Il n'y a pas de quoi !

J'essaie de profiter des circonstances pour lui parler d'officier à officier et lui dire ce que j'ai sur le cœur à propos des atrocités du bagne et des coups quotidiens que j'y reçois. Mais avant d'avoir pu ouvrir la bouche, je suis violemment éjecté par le Rapportführer.

Après un sévère contrôle de poux, je rentre au bloc où les camarades français me font fête. Konrad ricane!

— Ce sera pour la prochaine fois.

Drôle d'histoire !

LES FORTERESSES VOLANTES

Ce fut au milieu de notre nuit et de notre misère une merveilleuse journée.

Nous n'arrivions pas à comprendre pourquoi l'aviation de grand raid des Alliés qui effectuait des bombardements massifs dans toute l'Allemagne négligeait complètement l'usine de la F. 0. W., de loin la plus importante de l'Autriche par ses dimensions et pour ses fabrications de moteurs puissants d'aviation. C'était une usine édifiée au temps où Goering proclamait impérialement que jamais les avions ennemis ne franchiraient les frontières du Reich. Elle suait l'orgueil national-socialiste. Immense avec ses halls sans nombre et dominée par une centrale thermoélectrique gigantesque, elle se dressait en plein milieu de la plaine danubienne, visible de partout, sans aucun camouflage, insolent défi aux ailes adverses. Les batteries de D. C. A. relativement peu nombreuses qui l'entouraient ne nous paraissaient pas un obstacle de nature à freiner l'élan des forteresses volantes. On murmurait que la production étant sabotée par la direction même de l'usine, et en effet, le rendement semblait très inférieur à ce qu'il aurait pu être, les Alliés ne jugeaient pas utile d'inclure cette usine dans la liste de leurs objectifs essentiels.

Il faut croire que, ce mercredi de juillet 1944, l'état-major des forces aériennes anglo-américaines venait d'envisager la question sous un nouvel angle puisque vers dix heures du matin, le ciel du côté du Sud-Est se couvrit tout à coup d'avions argentés, volant coude à coude par centaines et parfaitement indifférents à l'orage de la D. C. A.

Ce fut magnifique. Le camp fut en un clin d'œil ravagé par les premières bombes et transformé en un champ de cratères et de baraques éventrées, en feu, détruites. On eût dit que les bombardiers avaient principalement visé — ce qui est impossible — les baraques des S. S. qui, en quelques minutes, ne formèrent plus qu'un brasier.

Les détenus n'eurent à souffrir que de pertes légères, tandis que les sentinelles allemandes, à l'entrée du camp, étaient pulvérisées. Raison de plus pour que notre joie fut totale.

Le bombardement de l'usine elle-même commença aussitôt après, tandis que de l'horizon débouchaient sans cesse de nouvelles escadres. Mille, quinze cents avions ? Il devenait impossible de les compter. Nous nous sentions d'un coup moins seuls parce qu'unis par le cœur avec ces aviateurs étonnants de flegme et de courage, les maîtres du moment et plus forts que nos maîtres.

Tous les halls atteints, leurs toitures en fibro-ciment effondrées sur les aires des machines-outils, les routes crevées, les conduites d'eau ouvertes et coulant à flot, le feu partout et en particulier du côté des bancs d'essai, bien entendu les vitres brisées par milliers, les canalisations électriques détruites et, pesant sur le tout, un beau nuage de fumée noire rendant l'air irrespirable, tel parut le premier bilan. La seule centrale se tenait encore, peu éprouvée. A onze heures trente, les dernières bombes éclataient sur les alentours de l'usine, retardant l'arrivée des pompes à incendie dépêchées de Vienne. Il avait suffi d'une heure et demie de bombardement pour détruire un effort de plusieurs années et un matériel représentant des centaines de millions de marks. La F.O.W. ne se relèvera jamais de cette aventure. Les Allemands essaieront de rétablir son activité en aménageant de-ci, de-là, quelques usines souterraines, quelques centres de fabrication, mais plus un moteur ne sortira parce que la cohésion a disparu dans le souffle des bombes, parce que les chaînes de fabrication n'existent plus, parce qu'enfin le moral des ingénieurs et contremaîtres, à de très rares exceptions près, est gravement atteint. Ces messieurs viennent de comprendre que la guerre est perdue pour l'Allemagne. Les forteresses volantes se sont promenées tout à leur aise au-dessus de leurs objectifs et leurs pertes, trois unités descendues par la D. C. A, sont infimes eu égard au nombre des avions utilisés. La défaite est inscrite en toutes lettres dans le ciel de Vienne. Un sentiment d'impuissance qui ne fera que s'accroître de mois en mois règne sur la métropole du Sud.

Lorsque l'émotion est calmée, vers deux heures de l'après-midi, nous sommes rassemblés à la matraque et dirigés sur les lieux du bombardement aux fins de sauver de l'incendie ce qui peut encore en être préservé. Pour une fois, c'est avec plaisir que nous nous précipitons au travail. Il n'en est pas un parmi nous qui n'ait mûri son petit plan personnel de sabotage.

Dans la fumée et dans les décombres, il va être facile de compléter l'œuvre des bombardiers. Je ne suis pas éloigné de penser que l'après-

midi a coûté encore plus cher aux Allemands que la matinée. Ils ont entouré l'ensemble de l'usine d'un cordon de sentinelles et ne pouvant pas nous faire travailler par corvées régulières, ils nous ont lâché dans les halls avec mission de protéger du feu, machines, tableaux électriques, bureaux de dessin, etc... Autant y lâcher un bataillon de Mongols. Tout ce qui n'est pas encore détruit, le sera. Coups de pioche dans les induits de machines, rupture des circuits électriques qui tiennent encore, transport au feu des dessins de fabrications en cours, coups de masse sur les belles rectifieuses suisses, mille petits sabotages ingénieux, tout nous est bon. De l'un à l'autre, dans la fumée, nous nous passons la consigne et lorsque personne ne peut nous voir, nous rions à en perdre le souffle.

Si quelque aviateur du raid de juillet 1944 sur les usines de la F. 0. W. à Wiener Neudorf vient à lire ces lignes, qu'il sache et qu'il dise à tous ses camarades, le bien qu'ils nous ont fait ce jour-là. Ce fut pour nous, un tournant décisif. Comme par hasard, à partir de cet événement extraordinaire, notre situation aussi bien morale que matérielle se trouva sensiblement améliorée. C'est aux Boches que s'applique le mieux le vieux proverbe de chez nous : « Poignez, vilain, il vous oindra. »

UNE BONNE NOUVELLE

Pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle. Le « schwung » (ordonnance) du Rapportführer en a fait part au chef de camp, qui l'a confiée au chef de bloc qui l'a répétée au « friseur », qui l'a transmise sous le sceau du secret à un Français de la chambre 7. Elle est donc certaine...

A partir de la semaine prochaine, tous les KZ qui travaillaient en usine au hall II, détruit par les forteresses volantes, iront chaque jour et chaque nuit travailler à Schwekat, à vingt-cinq kilomètres du camp. Le transport aura lieu en camions.

C'est une explosion de joie. Plus de route à pied dans la boue, la neige, avec des souliers de bois qui entament la chair, chaque rangée d'hommes étroitement emboîtée dans la précédente, sous les coups de crosse, à la merci des chiens. Fini le calvaire quotidien. Des camions ! Quelle affaire ! Le soir on parle même d'autobus et chaque KZ s'endort sur sa pauvre couche avec la confortable vision d'un bel autocar aux fauteuils profonds, fendant les routes...

Seul, dans la chambre, Godiveau, l'éternel rabat-joie a grogné :

— Tas d'idiots, vous ne savez pas encore qu'ici les meilleures nouvelles sont mauvaises. Vous allez voir ce qu'ils vont nous offrir comme promenade.

Il s'est fait huer.

Si extraordinaire fut-elle, la nouvelle était vraie. Trois jours plus tard, le secrétaire du bloc lisait au rapport les listes de répartition des équipes de jour et des équipes de nuit destinées à la brasserie de Schwekat. Une brasserie ! des foudres de bière !

Le grand jour est arrivé. Comme d'habitude le rassemblement a lieu une heure avant le départ, dehors, sous la pluie, comme d'habitude bagarre avec les Polonais (1) qui prennent toujours d'office le côté de la colonne le mieux protégé du vent. Moyennant une distribution générale de coups de goumi, la colonne par cinq se forme et attend sous le ciel bas qui l'inonde.

Les voici, les fameux camions. Ce sont des véhicules découverts, sans bâches, avec remorques.

— Cinquante par voiture, cinquante par remorque, hurle le chef du kommando, un faux bonhomme à la figure de travers, fâcheuse recrue.

C'est une affreuse ruée. Il y a en vérité de la place pour trente hommes étroitement serrés par voiture et vingt-cinq par remorque. Les chiens sont lâchés pour hâter le mouvement. Pas de marchepied. Il faut se hisser, jeunes ou vieux, à la force du poignet. Pour passer les premiers, les Polonais, toujours farouches, frappent avec leurs talons sur les mains qui se cramponnent aux ridelles, sur les têtes qui vont les franchir. En bas, les capos manient leurs matraques et les chiens mordent. En haut, les premiers arrivés, déjà comprimés, empêchent les suivants de monter. On s'insulte dans toutes les langues de l'univers. Des hommes qui ont essayé de s'asseoir, les naifs, sont piétinés et poussent des cris rauques. Des lunettes volent en éclats, des calots, des gamelles jonchent le sol, une brute frappe à coups de galoche sur tous ses voisins. Il est assailli de trois côtés à la fois et il fera le voyage sous les pieds des autres. Les détenus allemands, vexés d'être mélangés avec les détenus étrangers dans cette cohue sans nom distribuent des gifles et profèrent des menaces qui ne sont pas vaines puisqu'ils sont pratiquement les maîtres du camp. Le professeur Péron

(1) Il y avait au camp, deux sortes de Polonais : d'une part les intellectuels et les paysans, sociables et bons camarades. D'autre part, de véritables bandits sortant des prisons de Varsovie. Ceux-là nous ont rendu la vie quotidienne très pénible.

saigne du nez comme une fontaine, Paulo, un vrai bagarreur est en train d'étrangler un Russe, Verret fait le moulinet pour que je puisse enfin quitter la roue sur laquelle je suis suspendu, incapable d'achever le rétablissement final, ayant laissé un pan de ma capote entre les dents d'un chien. Et le camion démarre avec sa remorque où se déroule une scène identique sinon plus odieuse. Il pleut à verse. Au premier virage, la masse compacte des KZ, une espèce de marmelade bleue et blanche est précipitée vers l'avant, puis vers l'arrière. Chacun rend son voisin responsable et l'invective violemment. Quand après une heure et demie de souffrances, de chocs, de meurtrissures, les voitures débouchent enfin dans la cour de la brasserie Schwekat sinistre à souhait, il y a dans le camion trois blessés graves dont un mourra et le capo Paul (1) rit en montrant ses dents inégales dans sa gueule de tortionnaire. Il en sera ainsi tout l'hiver.

La brasserie est désaffectée. C'est une cave sans air dont l'atmosphère oppresse les poitrines, où l'eau coule sur les murs, une belle usine à tuberculose dans laquelle il faudra passer jusqu'à quinze heures d'affilée. La seule consolation, mais précieuse, c'est que de cet antre singulier où tout travail sérieux de mécanique est impossible, ne sortira jamais un moteur.

Godiveau avait raison. Les meilleures nouvelles ici sont mauvaises.

LE MORSE

Ses camarades l'avaient surnommé « le Morse » parce qu'en dormant, il imitait inconsciemment la T. S. F. des navires. Ce pauvre diable de banlieusard parisien, devenu bagnard par simple infortune comme tant d'innocentes victimes de l'hystérie hitlérienne, était si lamentable à voir et à entendre qu'en sa présence on demeurait hésitant entre la pitié et la colère, à se demander s'il valait mieux le rudoyer pour sa veulerie ou le secourir dans sa détresse. Avec son facies terreux, sa capote en lambeaux, ses pantalons tordus, il tournait au polichinelle, à l'épouvantail. Il fallait fréquemment l'arracher aux poubelles qu'il visitait avec les Russes et lui répéter qu'un Français ne cure pas les bouteillons après la distribution de soupe. Il recommençait le lendemain. C'était une épave marquée de la terrible lettre M., la majuscule maléfique qui mijote le malheur, la misère, la maladie, la mort.

(1) Exécuté ainsi que son camarade Otto, par les détenus eux-mêmes le jour de la libération.

Quelles pouvaient être les pensées du « Morse » aux prises avec les réalités impitoyables de ce camp maudit ? Que se passait-il derrière ses yeux secs et ternes que séparait un strabisme accentué ? Peut-être rien. Et cependant... il parlait très peu, ne répondait que par monosyllabes. Sans Jeannot, le paysan maquisard qui partageait sa paillasse, on n'aurait rien su de lui. Mais les silencieux s'ouvrent entre eux, et ce que Jeannot savait du « Morse » n'était pas drôle.

Sa mère, momie toujours couchée qui vivait d'aumônes ne lui avait appris qu'à mendier. Sa femme, une garce qu'il avait épousée parce qu'elle riait si bien, l'avait lâché parce qu'il ne riait jamais, pour suivre un comique de foire Il avait fait tous les métiers auxquels se refusent les autres parce qu'ils ne nourrissent pas. Etait-ce une vie de laver des voitures la nuit, dans un garage ?

C'était là que la Gestapo l'avait arrêté par erreur à la place d'un autre laveur « terroriste ». Le « Morse » terroriste ! A coups de peau de chamois, sans doute. Maintenant, il se sentait écrasé par le malheur. Le camp, les blocs, les S. S., les Flaks, les capos, la faim, la soif, les coups, la peur, les poux, le pain, le pâté, la margarine, les Meister, les tours, le Waschraum, l'Abort, l'appel, le Revier, la neige, la pluie, les chiens, tous ces éléments normaux de la vie KZ parmi lesquels il se débattait comme un enlisé dans la vase, cette immonde mélasse de corps, d'odeurs, de souffrances et de sang, tout cela ne formait pour lui qu'un énorme cylindre auquel il servait de caillou

Les autres bagnards découvraient en leur propre cœur des images passées ou à venir qu'ils utilisaient dans l'adversité comme des béquilles. Mais de quelque côté que se tournât le « Morse », il ne voyait qu'amertume, injustice, cruauté, et dans sa tête, passoire à souvenirs amers, qui tremblotaient sous le vent glacé du Danube, régnait en vérité une telle lassitude qu'elle le condamnait à mort, plus sûrement qu'un tribunal, pour n'avoir pas le courage de vivre.

Un matin, comme il sortait de la baraque pour aller se laver, le « Morse » vit dans les fils électriques de la haute-tension un bagnard pris comme un lièvre au collet. Ce fut pour lui un trait de lumière. Ce genre de suicide fréquent dans les camps, avait de quoi le séduire puisqu'un simple contact dépêche au paradis le candidat cadavre. A partir de ce moment, le « Morse » devint plus gai. Il avait trouvé sa route. Les 800 volts de la haute tension lui apparaissaient comme autant de Pégases superbes qui allaient le conduire tout droit au ciel des KZ, le plus beau de tous, s'il y a quelque justice dans l'autre monde.

Il rumina lentement son projet et un dimanche de printemps, le veinard, il s'en alla comme le jour pointait, prendre la diligence suprême.

Mais ici on ne meurt que sur ordre.

Alors qu'il ne se trouvait plus qu'à quelques mètres du fil, derrière la baraque, une corvée de bouteillons déboucha de l'allée latérale. Elle était conduite par Walter, le féroce Lagercapo à qui manquait justement un homme. En un clin d'œil, le « Morse » se vit saisir par les épaules, gratifié de deux gifles retentissantes et aggloméré de force à la corvée.

Maintenant, le « Morse » tordu par le poids du bouteillon marche vers les cuisines, jumelé avec un Polak. Il ne se suicidera plus puisque la mort elle-même lui est interdite. Et le capo qui ne se rend pas compte qu'il vient de sauver un homme, lui qui en a tant tué, le suit rageur en criant :

— *Franzose*, cochon !...

NOËL ! NOËL !

Noël! Noël ! « Une très grande fête allemande » a dit sans rire le chef de bloc. En effet, depuis deux jours, ces S. S. que la vue d'une croix met pourtant en fureur, dansent, chantent et font ripaille avec le produit de leurs vols. Jésus, pour eux, n'a jamais existé, mais ils fêtent sa naissance dans l'enthousiasme. C'est la logique nazie.

Il y a tout de même dans l'air du bagne une atmosphère de trêve, comme un relâchement dans la tension perpétuelle à base de mort. Personne ne sera tué aujourd'hui.

Dès huit heures, les détenus sont rassemblés sur la place d'appel, blocs formés en carré. Il pleut moins de gifles que d'habitude et si nous ne frissonnions pas sous une averse glacée, les pieds noyés dans d'énormes flaques d'eau neigeuse, ce rassemblement serait presque humain. O dérision, le commandant des S. S. a fait édifier en plein milieu de la place un arbre de Noël, tout luisant de lampes multicolores, Il y a une telle opposition entre l'horreur habituelle du lieu et ce symbole traditionnel de paix et de charité qu'il nous prend l'envie de tailler en pièces cet arbre insolent et d'en briser ainsi les lumières. Toute l'hypocrisie allemande est là, dans cette singerie familiale et ce faux rappel de l'Amour.

Tandis que, tête nue, nous subissons l'averse de vent et de glace, la voix du commandant S. S. s'élève. Il ne parle pas de nourrir ses chiens avec nos chairs vivantes... au nom du Christ.

— J'ai organisé cette fête de Noël pour que vous en gardiez un bon souvenir. Vous recevrez à midi deux litres de bonne soupe...

C'est touchant. Les Polonais commencent d'interminables litanies, et de temps à autre, un remarquable quatuor de chanteurs allemands fait entendre des Lied du plus pur classique. Leurs voix d'ange sur cette place d'où ne montent jamais que des cris rauques, hurlements de douleur, plaintes d'agonisants, semblent annoncer une étrange visite de Jésus aux enfers. Nous pleurons de rage, non d'émotion.

Elle était fameuse la soupe de grains, bien liée, bien cuite. C'est dommage qu'il ait fallu absorber les deux litres coup sur coup après une âpre bousculade autour des bouteillons. Gavés comme des oies des Landes, tout l'après-midi, nous demeurons assis, immobiles, de peur de ne pas garder en entier ce précieux appoint de vitamines...

Le soir, tous les Français se retrouvent dans leurs baraques et essaient d'organiser entre eux un tour de chant pour retrouver l'ambiance du pays natal. Mais la mise en scène est pénible. Chanter au bagne, même le jour de Noël, exige beaucoup de bonne volonté. Comme le S. S. de service est annoncé, nous nous taisons. Il fait son entrée tout souriant, et me dit d'un ton de léger reproche :

— Pourquoi ne chante-t-on pas chez les Français ?

— Les Français n'ont pas le cœur à chanter, monsieur.

Il s'en va sans mot dire. Il ne m'a pas frappé. Ce n'est pas un jour où l'on frappe. Le Christ est plus fort que ses pires ennemis. S'il fallait encore une preuve de la douceur de son règne, elle serait là, dans ce recul automatique de l'horreur et du crime devant le mot magnifique : *Noël* !

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Serait-ce le commencement de la fin ?

Weynante, aujourd'hui veille de Noël 1944, c'est arrêté devant la table où je fais semblant de classer des forets et après m'avoir regardé de son air le plus méprisant, m'a pris par le bras et a crié de façon que toute la fraiserie l'entende :

– *Wir kapitulieren nie !* (Nous ne capitulerons jamais.)

Curieuse sortie ! Weynante est le chef des contremaîtres, une sorte de sous-ingénieur autrichien super-nazi dont l'autorité dans l'usine est incontestable, sans doute parce qu'il moucharde ses camarades. Peut-être lui a-t-on rapporté quelques propos ironiques que j'aurai tenus. Il y a tant d'oreilles douteuses à la cave 1.

C'est bien la première fois qu'un Allemand du cadre nazi emploie le mot capituler. Ils ont du plomb dans l'aile.

En rentrant, le soir, j'apprends sans surprise que je suis mis à la porte de l'usine avec la mention : « A été essayé dans tous les emplois et s'est montré partout incapable ! » En somme, une citation.

Sans Thomas, le Terre-Neuve, cette expulsion en plein hiver pouvait avoir de fort graves conséquences. Dès le lendemain, grâce à lui, je suis affecté au hall 18 en qualité de secrétaire du « roi de fer », le patron du matériel arrivé.

Quelques jours dans ces fonctions me permettent de juger que l'Allemagne est définitivement perdue. Le plus aimable désordre règne dans ce hall. Les employés autrichiens disparaissent des journées entières. Les ouvriers français du S. T. O. font acte de présence mais dorment dans les rayons ou se chauffent autour des poêles en devisant et en fumant. Dans chaque bureau, une ou deux femmes mobilisées par le fameux décret Himmler du mois d'août ont apporté, en fait de travail acharné, une atmosphère de valse viennoise. On se lutine dans tous les coins. La plupart des machines tournent à vide et le déchargement des wagons n'en finit pas. Le laisser-aller est général. Quant à nous, malheureux KZ, nous donnons libre cours à notre esprit de débrouillage qui s'est beaucoup perfectionné depuis quelques mois. Ce hall 18 est unique en son genre. Tout y est truqué en vue du moindre effort. Les détenus allemands fabriquent des bagues, les détenus polonais, de complicité avec les sentinelles, font des expéditions dans la campagne d'où ils ramènent les objets les plus surprenants, les détenus français, quoique les moins nombreux, sont pratiquement les maîtres et ne font rien. Je m'en voudrais de leur

donner le mauvais exemple. Toutes mes journées se passent en communication clandestine avec nos compatriotes du S. T. O. qui nous rendent de précieux services et n'hésitent pas à voler pour nous tout ce qui est subtilisable : le merveilleux Forsans, un Landais à la figure lumineuse, arrive à nous glisser à quelques mètres des S. S. de pleins bouteillons de pommes de terre. Il achète pour nous toutes les consciences à vendre. Je dessine pour un prisonnier de guerre des cadres de photographies qu'il taille ensuite dans l'aluminium des moteurs. En échange, il me donne des cigarettes qui me permettent d'acheter du pain. L'ami Solais, jeune garçon qui a le génie de la transaction, se multiplie et nous vaut mille petits avantages. C'est la bonne vie. L'Allemagne est entrée en déliquescence et il n'est que de suivre le travail des contremaîtres autrichiens pour comprendre que rien ne les intéresse moins que la victoire. Une certaine prudence s'impose cependant. Un Russe qui s'était froidement installé comme horloger au service de ces messieurs du cadre civil de l'usine, profite du désordre pour s'évader. Il revient sur une civière le corps percé de trente-cinq balles. Le capo du hall, Polonais d'une habileté rare, subit le même sort. Il a eu le tort de se coiffer d'un chapeau si clair, si neuf, que les sentinelles intriguées l'ont arrêté et reconnu. Sa complice, une Russe, est exécutée avec lui.

Mais, en dehors de ces incidents tragiques, on sent bien que le rouleau touche à sa fin. Nous lisons le journal les pieds sur la table, et nous faisons sauter des pommes à l'huile. Si de temps à autre, on nous amène travailler au déblaiement des gares de Vienne, réduites en bouillie par les visites quotidiennes des forteresses volantes, au lieu de réparer les voies, nous pillons à qui mieux mieux les wagons défoncés, suivant scrupuleusement l'exemple que donnent les S. S. eux-mêmes, sans se cacher le moins du monde. Les retours de Vienne frisent le haut comique. Chaque bagnard est bardé de farine, d'huile, de fromage et les fouilles à l'entrée du camp prennent la tournure de séances de prestidigitation. Les pluies de gifles n'arrêtent plus personne. La fin arrive.

Le moment est venu de réfléchir aux conditions dans lesquelles s'achèvera la guerre pour nous. Nous nous organisons en groupes et préparons à tout hasard l'attaque du village de Brünn-am-Gebirge où se trouve un très important magasin militaire pourvu de ressources de tous ordres.

L'Armée d'Italie n'avançant plus, c'est de l'est russe ou de l'ouest américain que viendra le salut. De toute manière, il ne peut plus s'agir que de semaines. Les caractères s'améliorent, car il n'est rien de tel que l'espoir pour corriger l'amertume. À mesure que les Allemands

glissent vers le gouffre, nous remontons à la surface et nous retrouvons à la joie de vivre un goût que nous avions perdu.

ULTIME ÉPREUVE

Toutes les hypothèses que nous avions émises, tous les projets que nous avions échafaudés en prévision de l'heure où l'Allemagne serait contrainte à déposer les armes furent volatilisés par les événements. Rien de ce que nous avions imaginé n'arriva, aucune des mesures secrètes que nous avions prises ne put jouer. Sur l'euphorie des dernières semaines tomba comme un couperet la pire angoisse que nous ayons encore connue.

Le dimanche de Pâques, dès le matin, circulent dans le camp des bruits étonnants sur les progrès des armées soviétiques du Sud. Les Russes, après avoir percé à l'est du lac Balaton sur un front de 200 kilomètres auraient abordé la frontière de l'Autriche puis, sans coup férir, pris Wiener-Neustadt et brûlé cette ville. C'est trop beau pour que nous osions croire vraies de telles nouvelles. Nous avons été si souvent déçus. Et cependant !... Le fantastique bond des armées de Youkov, de la Vistule à l'Oder, n'autorise-t-il pas tous les espoirs ?

— Ecoutez, dit soudain Persyn, un solide gaillard des Flandres, remarquable par sa faculté d'attention. Le canon !

Oui, c'est le canon, un vieux briscard comme moi ne peut s'y tromper. Le canon à vingt-cinq kilomètres en plein Sud. Les Russes arrivent.

D'ailleurs, la nervosité des Allemands suffirait à confirmer l'approche de l'invasion. Le courant électrique est coupé, les volets des fenêtres sont fermés. Dans les miradors les sentinelles crient. L'une d'elle tire sur tout ce qui bouge dans le camp. Défense de quitter les baraques, défense de parler, défense de fumer, défense de faire de la lumière. En fait de lumières, il y en a de bien singulières dans le ciel du Sud où se reflètent des incendies sur un arc de cinquante kilomètres. Ces incendies, je les connais bien, ce sont ceux de la guerre qui ne ressemblent à aucun autre. Demain, après-demain, nous serons peut-être libres... ou morts, car nous avons tout à craindre des réactions des S. S. Que l'on nous rassemble sur la place d'appel, que les miradors ouvrent le feu sur nous et ce sera l'effroyable massacre dont nous avons été plusieurs fois menacés, dont les « Sans Soupapes » sont capables.

Des bruits de départ circulent aussi et des discussions acharnées se développent. Pour les uns, le départ est inévitable, pour d'autres, il est

impossible que le camp soit déplacé vu le nombre restreint de soldats disponibles, pour d'autres enfin, il n'y a plus qu'une alternative : massacre ou libération.

C'est la solution départ qui aura lieu. Dès le soir nous percevons trois rations de pain, de margarine et de pâté. Du moment que les S. S. distribuent les réserves du camp, le départ ne saurait tarder.

Partir oui, mais pour où ?

Ils n'en savent rien, la suite des choses le prouvera. En hâte, pillant tout ce qui se trouve à portée de la main nous confectionnons de pauvres musettes pour protéger les précieux vivres de la poussière et de l'eau.

Vers seize heures, le déplacement du camp est annoncé officiellement par le chef de bloc et cette communication est agrémentée, comme toujours, d'un certain nombre de menaces. Il en est une qui ne laisse pas d'être inquiétante : « Tous ceux qui traîneront la jambe ou qui chercheront à s'enfuir seront immédiatement abattus. »

Thomas qui arrive de l'infirmerie me prend à part et me dit : « C'est horrible, ils vont tuer les malades avant le départ. » L'affaire prend une vilaine tournure et la joie qui animait tous les visages commence à faire place à l'angoisse, laquelle se lit déjà dans quelques yeux. Je réunis les Français les plus proches et leur demande de former au cours du déplacement un groupe uni, sans clans, ni fissures, d'hommes prêts à se porter réciproquement appui et secours quoiqu'il arrive, prêts aussi s'il le faut à vendre chèrement leur peau plutôt que de subir l'abattoir. L'union est vite faite sur ces bases et la solidarité entre Français jouera à fond pendant la terrible et ultime épreuve qui nous guette.

Le lundi de Pâques, vers six heures du matin, après un long stationnement, la colonne formée en rangs de cinq par tranche de quatre-vingts rangs, quitte le camp, vers l'Ouest, par Mödling. L'encadrement est beaucoup plus sérieux que nous ne l'avions imaginé et rend les chances d'évasion très restreintes. Les Allemands ont mobilisé tous les S. S. disponibles aux environs et en outre habillé en soldats leurs compatriotes détenus qui leur inspirent assez de confiance. Un soldat armé tous les cinq mètres des deux côtés de la colonne, un S. S. avec mitraillette tous les cinquante mètres, en outre, se promenant le long des groupes un S. S. à chien, c'est une forte garde.

Aussitôt la côte de Mödling passée, des coups de feu retentissent en avant.

— Mon commandant, ils tirent, me dit anxieusement le jeune P..., un gosse de dix-huit ans qui a une figure de fille.

— Mais non, mon petit, ce n'est pas dans la colonne.

C'est bien dans la colonne. Le premier cadavre rayé bleu et blanc, couvert de sang, est étendu sur le bas-côté de la route : un Polonais. De rang en rang circule le motif de l'exécution : jugé trop fatigué pour faire la route.

Nous apprendrons le soir que les S. S. ont brûlé le camp après notre départ (fait vérifié depuis par les ouvriers civils du S. T. 0. demeurés à Mödling) et tué les malades qui ne pouvaient pas marcher. Nous nous refusons à croire à tant de cruauté alors que la fin de la guerre est si proche, que les Russes sont sur le point de nous joindre.

En réalité, les Russes ne nous joindront pas parce que leur axe de marche est perpendiculaire au nôtre. Mais leur arrivée à Mödling, le lendemain dans l'après-midi se traduira par de terribles scènes et par des exécutions massives que rapportent aujourd'hui nos camarades civils. Les KZ ont été vengés par des représailles qui donnent le frisson.

La chaleur est suffocante sur la route et c'est en queue, maintenant que retentissent les coups de feu. On parle d'une vingtaine de détenus tués au cours des premiers kilomètres, les malheureux qu'une blessure ouverte, la fièvre ou l'épuisement avaient retardé de quelques pas. Notre camarade Colin, qui venait d'être opéré d'un grave phlegmon à la jambe droite, était sorti à temps de l'infirmerie pour échapper au massacre. Il a eu le courage d'affronter la marche malgré son état. Mais les S. S. le repèrent à sa pâleur, et au bout de quelques kilomètres ils le sortent des rangs en même temps qu'un Polonais exténué. Un S. S. à chien les conduit tous deux dans une petite carrière près de la route et tue d'abord le Polonais de deux balles, une dans la tête, une au cœur. Au moment où il va abattre également Colin, celui-ci crie avec la véritable énergie du désespoir :

— Je suis Français, je puis marcher, je marcherai !

Le S. S. hésite, regarde Colin, regarde son revolver, puis enfin :

— Soit, essayons.

Colin sera le seul rescapé des malades de la colonne. Notre jeune camarade X... que nous soutenions depuis plusieurs semaines en prélevant sur nos rations un maigre apport, est moins heureux que Colin. Très faible il ne peut plus avancer. Un S.S., le tue sans pitié, comme chien, dans la cour d'une ferme.



Où allons-nous ? Qu'allons-nous devenir ? Les premières exécutions ont jeté l'affolement dans quelques cerveaux et le trouble dans tous les cœurs. Chacun de nous se sait à la merci d'une entorse, du moindre accident, d'un coup de fièvre, chacun s'ausculte, surveille ses camarades du coin de l'œil. Nul ne possède le moindre renseignement sur la longueur totale du déplacement : ni même sur la direction générale. Si nous savions à l'heure où les premiers cadavres jalonnent la route, qu'il nous reste plus de 200 kilomètres à parcourir dans des conditions de marche et de stationnement qui ne feront qu'empirer chaque jour, aurions-nous le courage de continuer ?

Nous trouverons ce courage de proche en proche, l'un soutenant l'autre, les yeux hagards, ne voyant plus que la victoire, la liberté, mais au prix de quelles souffrances !

Dès le troisième jour, les choses, toutes les choses tournent au pire. Le ravitaillement perçu au départ presque entièrement consommé, n'est pas renouvelé et ne le sera plus que d'une façon dérisoire, à raison d'un vague morceau de pain de temps à autre. Le stationnement s'opère dans des fonds inondés ou humides afin que la surveillance soit plus aisée. Impossible de s'y tenir debout, les sentinelles tirent, impossible de s'étendre sans être transpercé par le froid ou par l'eau jusqu'aux os. Ces réveils dans les prairies basses sont d'épouvantables cauchemars. De ci, de là, des hommes pliés en deux saisis de crampes, ou tordus par des rhumatismes n'arrivent pas à se relever. Les S.S. impitoyables, font à l'aube le tour du terrain, revolver au poing et tuent tous ceux qui ne parviennent pas à se redresser. Nous avons beau être cuirassés contre l'émotion, la vue de ces paquets sanglants que nous laissons derrière nous en reprenant la marche nous arrache les larmes. Sera-ce notre tour demain ? La remise en route chaque matin se fait plus pénible. Il faut du temps pour que les muscles endoloris se décontractent, s'échauffent, et jusque-là nul n'est certain que l'étape qui commence ne soit pas pour lui la dernière. Chaque jour, le fossé de la route dévore sa ration de cadavres. Tantôt des hommes quittent d'eux-mêmes les rangs en titubant et s'agenouillent pour attendre le coup de grâce. Tantôt les S.S. prélèvent d'un simple signe ceux qu'ils jugent près de l'abandon. Ici, deux camarades en supportent un troisième à bout de forces, puis eux-mêmes accablés le lâchent en pleurant, là un homme se jette brusquement sous bois, est rejoint, abattu.

— Encore un, là, à droite !

— Je n'en peux plus !

— Il faut tenir !

— Passe-moi ta couverture !

— Il n'y a plus qu'une heure de marche.

— Je préfère crever.

— Non, nous arriverons tous.

— Les salauds !

Ce qui me frappe le plus, c'est que le S.S. qui surveille notre groupe a une bonne tête de petit employé et qu'il est accompagné par une jeune fille à l'attitude correcte, timide. Cependant il tue sous nos yeux sans que sa figure exprime la moindre gêne, tandis que la jeune fille attend à ses côtés, cigarette aux lèvres, indifférente, que la victime s'écroule dans un flot de sang.

Notre union entre Français est parfaite et c'est elle qui nous sauve. Tant que nous marchons côte à côte, nous n'y pensons pas. Mais dès qu'un remous de colonne ou quelque incident nous refoule en queue et que nous nous trouvons isolés au milieu des Polonais et des Russes, alors la peur nous prend, la peur de lâcher prise soudain au milieu de ces inconnus dont nous savons par expérience la brutalité et l'égoïsme, et concentrant toute notre énergie, nous remontons la colonne à pas plus longs, malgré la fatigue qui nous brise, jusqu'à trouver enfin deux, trois, quatre Français. C'est alors une sorte de havre. Ceux-là au moins nous soutiendront si le cœur ou les jambes viennent à lâcher, ils ne nous laisseront pas tomber sur la route. Aucun de nous dans ces jours terrifiants ne parle plus d'internationale. Français ? Français ? Français ?... Oui, viens...

— Les Français marchent bien, dit le S.S.

Ils marchent bien parce qu'ils se tiennent comme des frères, que toutes les petites querelles qui les divisaient au camp ont disparu, que vieux et jeunes, radicaux, conservateurs, socialistes, communistes, ne forment plus qu'un bloc d'espoir.

— Mon Commandant, je suis en pleine détresse.

Ses yeux sont emplis de larmes. C'est Péron, le cher Péron si bon, si naïf parfois, un Normalien de grande classe, poète exquis, qui sent ses forces décroître et déjà par deux fois a failli abandonner.

Je le rudoie.

— Vous avez bonne mine. Regardez Philippe, complètement ravagé. Il tient. Regardez Juillan, 56 ans, les pieds en sang. Il tient. Regardez Ragueneau qui a eu deux syncopes. Il tient. Nous tenons tous, vous tiendrez.

— Vous êtes soldat, vous ne pouvez pas comprendre.

— Je ne comprends qu'une chose ici. Celui qui s'abandonne est mort. Ne me quittez pas.

Malheureux Péron, le meilleur d'entre nous, que tous aimaient, que tous aidaient, qui dans sa vie n'avait fait aucun mal. Il tiendra jusqu'au bout et mourra épuisé en voyant poindre les horizons de la France. C'est affreux.

Pourquoi l'ai-je rudoyé ? Il le fallait pourtant pour qu'il ne mourût pas sur les routes comme un cheval dans les arènes.

Ce fut la journée du 7 avril, la plus horrible. Il avait plu toute la nuit au bivouac. Sous le prétexte « qu'il y en aurait trop à tuer si l'on s'arrêtait

», les S.S. exigent que la marche se fasse d'un seul trait. Vingt-sept kilomètres, sans pause, sous la pluie battante, sans pain depuis l'avant-veille, 69 tués sur la route. Chaque kilomètre a son corps sanglant. Les dents serrées, les yeux en feu, nous marchons courbés sous l'averse, n'osant plus regarder les bas-côtés de la route pour ne pas voir nos camarades sacrifiés comme du bétail. Le 7 au soir, quand même, tous les Français sont là. Ce sont les Polonais, les Russes, les Yougoslaves qui ont fourni tout le déchet.

C'est évident, ils ne savent que faire de nous. Nous avons ce matin marché vers le Sud, rebroussé chemin, repris la route de l'Est. J'écoute en marchant la conversation du S.S. et de sa donzelle :

— Et nous, qu'allons-nous devenir ?

— Sois tranquille, ma mignonne, c'est paré

Nous traversons toujours des villages, des villes, des forêts. Nous sommes de plus en plus éprouvés et tenaillés par la faim. Hier au soir, n'ayant pas mangé depuis l'avant-veille, nous avons tous cueilli de l'herbe et l'avons mâchée lentement. Les visages au teint terreux, d'où les joues ont disparu ne sont plus qu'ivoires basanés et chez certains d'entre nous, on croirait que la mort pour se promener a emprunté une dépouille vivante. Comme je suis dans ce cas, je le sens, je refuse de consulter une glace afin de ne pas perdre confiance.

Une seule consolation nous est offerte dans notre dramatique course au néant, c'est l'autre drame, le drame allemand qui se joue sous nos yeux, sur les routes. L'exode de France en 1940 avait donné un des plus fâcheux exemples de désordre collectif qui se puisse imaginer. Celui des Allemands fuyant l'invasion russe est encore mieux réussi. Unités mélangées, canons de tous calibres mêlés aux troupes de réfugiés hongrois et autrichiens, camions pleins de soldats et de femmes, misérables voitures où les fuyards ont accumulé des débris de mobilier, injures dans toutes les langues de l'Europe, pleurs, cris, coups, exécutions sommaires des récalcitrants par les gendarmes, rien ne manque au tableau classique de la défaite sinon quelques bombes d'avions. Mais l'aviation alliée est ailleurs.

Après douze jours de marche en zig-zag entre Vienne et Linz, ils ont fini par nous parquer au sud du Danube dans un pré. À quelques minutes de l'arrivée à l'étape, un S.S. a abattu d'une rafale de mitraillette dans la tête, notre camarade N... qui s'était éloigné à deux mètres de la colonne pour ramasser une pomme de terre dans un champ. Autorisés à l'enterrer sur place, nous lui avons creusé une tombe assez profonde, pour que les corbeaux, les Polonais et les Russes ne le déterrent pas.

La veille un Yougo mal enfoui n'a-t-il pas été à moitié dévoré dans la nuit ?...

Le bruit court soudain que tous les projets de fuite vers le Tyrol sont abandonnés et que la colonne, dès demain se dirigera sur Mauthausen. Ce dernier coup nous abat. Mauthausen, la sinistre forteresse, le cimetière vivant, l'horreur entre les horreurs, n'est-ce pas le charnier en perspective ? Du coup, plusieurs évasions se produisent toutes sanctionnées par un cadavre.

A bout de forces, nous traînant les uns les autres, nous arriverons en effet, le lendemain vers midi sous les murs du grand Bagne du Sud, dont l'aspect est plus accablant, plus repoussant que jamais. Lorsqu'après une longue attente sur le terre-plein du Revier si tristement célèbre, nous franchissons à nouveau la grande porte sous le mirador principal, on croirait que notre cœur va cesser de battre.

A notre gauche, en contre-bas, seize mille Juifs hongrois rassemblés sous une immense tente ouverte au vent sont en train de mourir. Ils mourront tous ou peu s'en faut parce qu'ils ne reçoivent pas de nourriture. Chaque demi-heure, une voiture traînée par un cheval étique, charge les cadavres dont le tas, devant la tente ne s'abaisse jamais. Il y a parmi eux, des femmes, des vieillards, des enfants. Ils sont vêtus de chiffons et pour la plupart couchés sur la terre, attendant la mort dans une lente agonie. Nous ne pouvons rien pour eux, ils ne peuvent rien pour nous. Le four crématoire brûle sans arrêt et sa flamme dans la nuit est si haute qu'elle attire un court bombardement d'avions : trois cents morts chez les Juifs. Entre le four crématoire et le mur d'enceinte s'élève une pyramide faite de centaines de crânes et de tibias roussis, l'odeur est intolérable.

Mille par baraque. Telle est la décision prise à notre sujet. La première nuit ne le cède en souffrances qu'à celles qui suivront. On nous oblige à coucher en sardines, étroitement collés les uns contre les autres jusqu'à ce que tout le plancher soit recouvert de corps. Alors que la situation est déjà intenable, que nous nous battons sabots en mains contre les bandits polonais qui veulent à tout prix s'étendre ou prendre un peu d'aise, on annonce une nouvelle arrivée de deux cents détenus, venant d'on ne sait où.

S.S. et capos les font entrer de force. Ils marchent sur les têtes, les ventres, les épaules, et ne trouvant plus la moindre place, se couchent en travers par-dessus nous ; la pièce s'emplit de hurlements de douleur et de bruit de rixes sauvages. La porte étant fermée, les lumières éteintes, la mêlée devient générale, les blessés meurent, les dysentériques couvrent le sol d'excréments, des projectiles, planches,

sabots, barres d'appui volent de tous côtés. Jules Legrand, mon voisin, celui d'entre nous qui a le plus souffert, un Luxembourgeois modèle de probité et de conscience a la figure en sang, croit avoir l'œil crevé. Il ne peut pas bouger. Il restera ainsi toute la nuit. A la fenêtre, le S.S. de service annonce que si la bataille ne cesse pas, nous serons tous exposés nus sur la place d'appel et fouettés jusqu'au sang. La menace n'est pas vaine. Elle s'est déjà réalisée vingt fois. Chacun reste immobile, raidi dans l'attente de l'aube, se préoccupant avant tout de ne pas mourir étouffé. Quatre morts lorsque le jour se lève. C'est du Mauthausen, du vrai Mauthausen.

Félix et Roussel meurent d'épuisement. Nous savons maintenant ce qui nous attend : cent vingt grammes par jour d'un pain immangeable, moisi, et une soupe de betteraves qui donne la diarrhée, c'est-à-dire la mort lente avec son dernier épisode : la chambre à gaz qui livre au four crématoire deux cents à deux cent cinquante cadavres chaque jour, des cadavres recroquevillés, horribles, portant le masque de la terreur.

Grâce à l'aide que m'apportent le professeur Marchal et le professeur tchèque Buçek, je puis quitter le bloc de quarantaine et circuler dans le camp. C'est pour y voir un spectacle atroce.

Deux anciens de Mauthausen, le médecin belge Bill et l'ingénieur français Savourey ont réussi à arracher à la chambre à gaz, au dernier moment, cent quatre-vingt-sept français condamnés à mourir parce que désormais inutilisables. Ces hommes redescendent vers l'infirmerie en chemise, pieds nus, se tenant cinq par cinq. Ils avancent à petits pas. Leurs jambes sont aussi minces que des barreaux, leur visage exprime une terreur indicible, ils n'ont dans la figure que des yeux exorbités. C'est un spectacle qui n'est plus de la terre, l'eau-forte de quelque peintre démoniaque, l'arrivée aux Enfers de la misère humaine. Je suis devenu coriace depuis tant de mois que je souffre, mais cette fois c'est trop, je fonds en larmes. Je ne sais pas combien d'entre eux auront pu survivre jusqu'à l'arrivée des Américains.

J'apprends par Savourey, qui s'est montré magnifique de calme et d'énergie dans l'épreuve, ce qui s'est passé à Mauthausen pendant notre absence. Autant dire qu'il a coulé sur les dalles du bagne un fleuve de sang.

Le 28 avril, alors que le rythme de la mort s'accélère sans cesse, que nous nous demandons avec angoisse ce que deviennent les Russes et les Américains, un Espagnol qui rentre du travail déclare que vingt camions six roues, blancs et marqués d'une grande croix rouge stationnent devant la porte du camp.

Sans transition, sous les yeux de l'immonde commandant Bachmayer, l'olivâtre et monstrueux Bachmayer, les Français et les Belges des blocs 10 à 20 sont rassemblés et livrés à l'officier suisse qui commande le convoi de la Croix-Rouge Internationale.

Que s'est-il passé ? Nous l'ignorons. Des ordres venus de très haut sans doute, un geste de peur des Allemands qui sentent le châtiment arriver sur eux.

Mais, seuls, les plus valides sont enlevés, de crainte que les autres ne résistent pas à un parcours de quatre cents kilomètres.

Lorsque les camions quittent lentement le terre-plein de l'odieuse forteresse, un par un, nos regards vont des miradors où les S.S. continuent leur garde, aux baraques du Revier où agonisent tant des nôtres, des regards vides. Nous n'avons pas la force de penser.

Le calvaire n'est pas terminé pour tous. De Fly, le brave commandant d'artillerie coloniale, meurt d'épuisement bassin paralysé, en vue de la Suisse. Il est là, décomposé, les bras en croix et sa croix de chrétien sur la poitrine symbole de la souffrance humaine.

Faut-il leur pardonner ?

Deux jours après nous sommes arrivés en Suisse par l'Engadine, fourbus comme des cerfs en fin de chasse et la Suisse, Patrie d'Honneur de l'Humanité, nous a accueillis comme une mère.

FIN